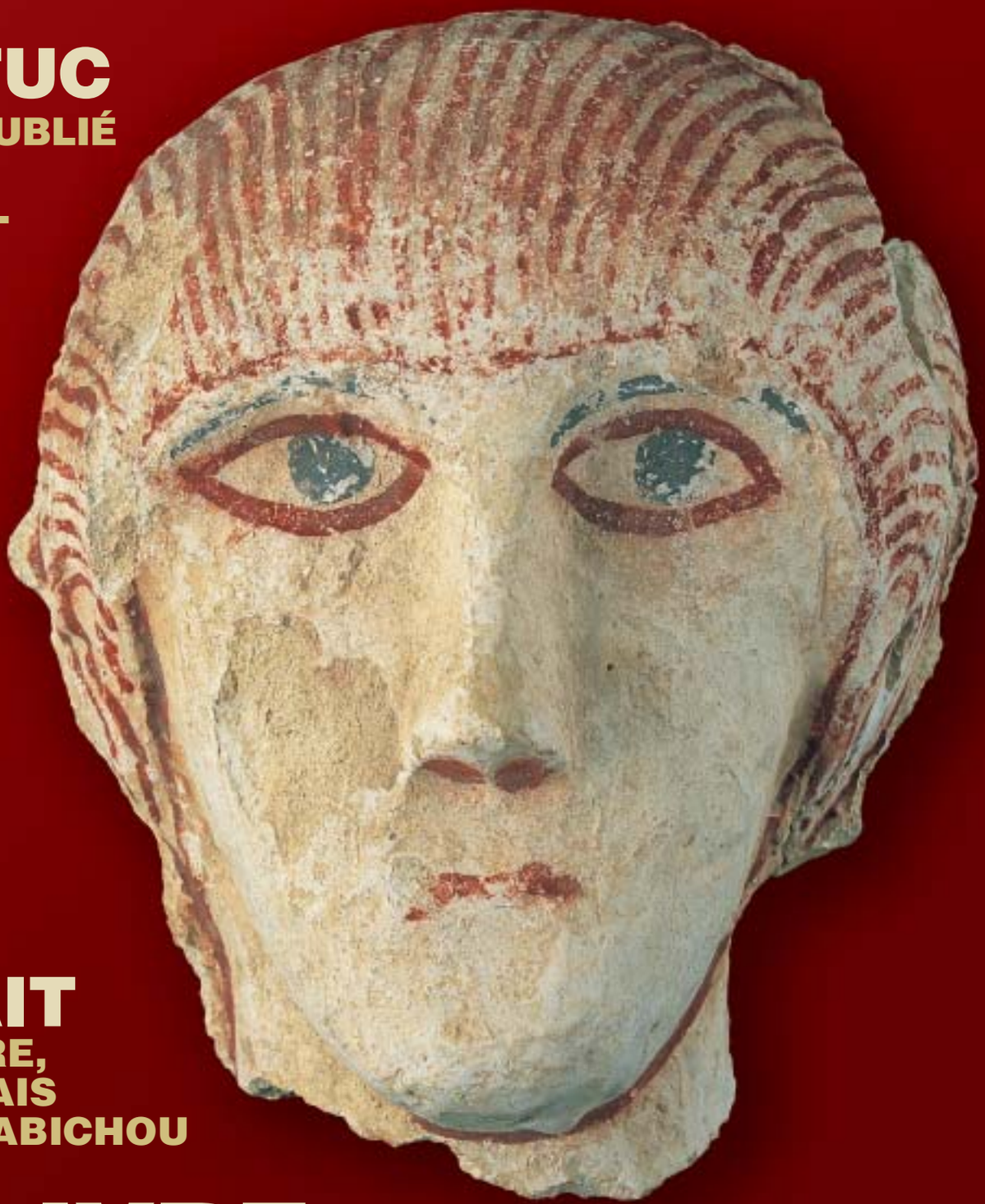
l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

LE STUC
VISAGE OUBLIÉ DE L'ART MÉDIÉVAL



LE LAIT
LE BEURRE, LE MOTHAIS ET LE CHABICHOU

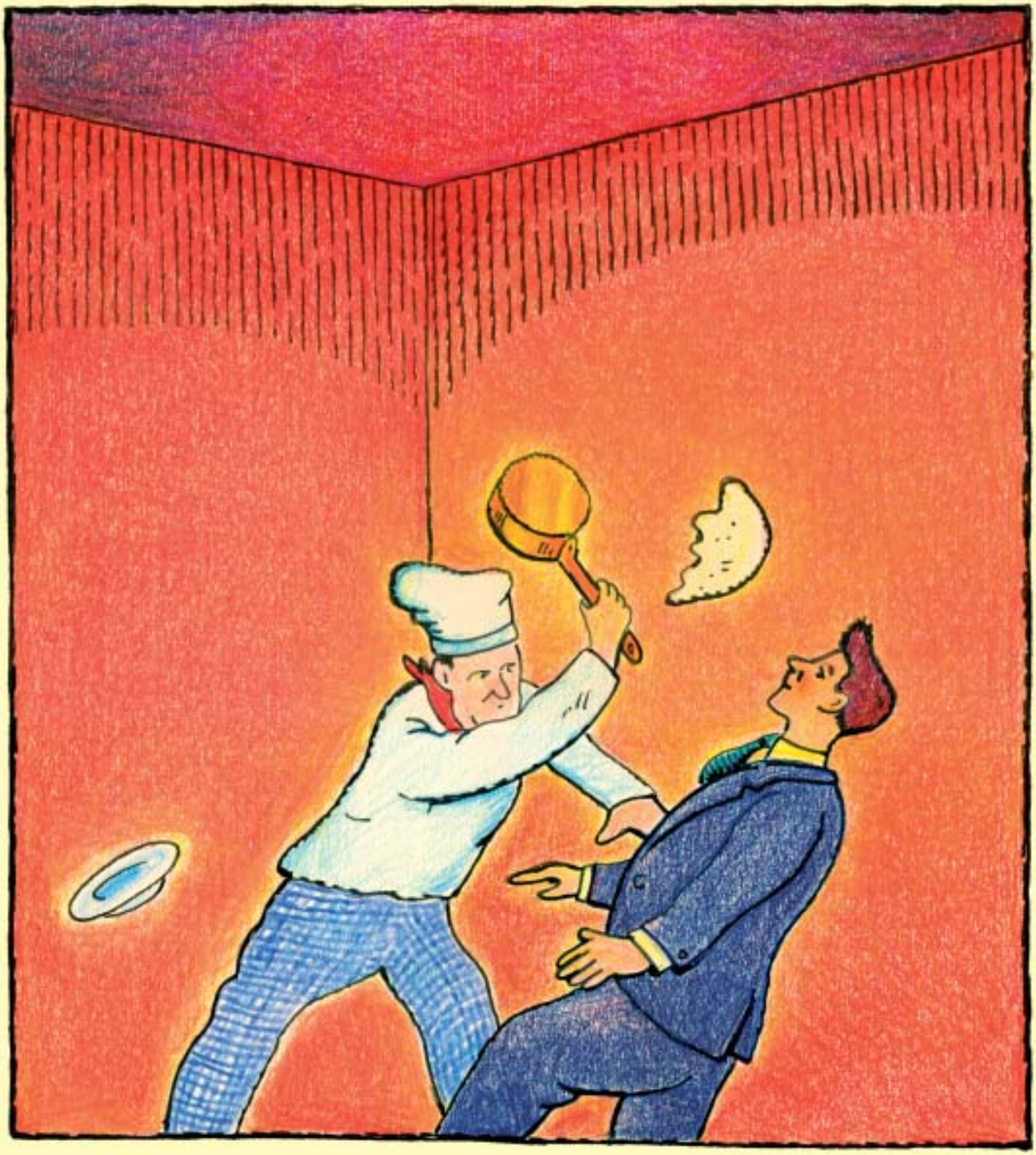
LE LIVRE
ET SON ÉCONOMIE

LA BIBLIOTHÈQUE D'ALBERTO MANGUEL

L'IMPÉRIALISME DU PROGRÈS PAR JEAN-JACQUES SALOMON

■ OCTOBRE ■ NOVEMBRE ■ DÉCEMBRE ■ 2004 ■ N° 66 ■ 5,5 € ■

9 782911 320194



LES RÉCLAMATIONS DES CLIENTS CONCERNANT LA GRIMOLLE AUX POMMES ÉTAIENT TRAITÉES PAR LE CHEF EN PERSONNE

Glen Baxter 2004

sommaire

4 **ARCHÉOLOGIE**

9 **PARLANJHE**

10 **CULTURE**

13 **SAVEURS**

14 **BANDE DESSINÉE**

16 **LES MICROCLIMATS DE JIMMY BEAULIEU**
Jimmy Beaulieu, auteur de bande dessinée québécois, en résidence à Angoulême, guette les bonheurs du quotidien.

18 **L'IMPÉRIALISME DU PROGRÈS**
Une contribution pessimiste et décapante de Jean-Jacques Salomon sur la notion de développement durable.

22 **DES IMAGES CULTES**
Aux Salles-Lavauguyon, l'église Saint-Eutrope révèle les rêves de grandeur d'une petite communauté de chanoines du XII[e] siècle.

ÉCONOMIE DU LIVRE

26 **ALBERTO MANGUEL, LA BIBLIOTHÈQUE, POINT FIXE**
Entretien avec l'écrivain récemment installé dans la Vienne sur son immense bibliothèque et sur la descente aux enfers de l'édition.

30 **LA DIVERSITÉ LITTÉRAIRE EN DANGER**
Sylviane Sambor, directrice de l'Office du livre en Poitou-Charentes, analyse la situation paradoxale et dramatique de l'édition française.

32 **LE LIBRAIRE EST UN ÉQUILIBRISTE**
Entretien avec Christine Drugmant-Portelli, libraire à Poitiers, membre du directoire du Syndicat de la librairie française et présidente de l'Association des librairies spécialisées jeunesse.

34 **TÉMOIGNAGES**
La paroles à trois libraires, Jean-Michel Richet à Poitiers, Stéphane Emond à La Rochelle, Malène Mazaud à Ruffec, et à un diffuseur, Cidele à Angoulême.

36 **NICHES ÉDITORIALES DU POITOU-CHARENTES**
Les témoignages de quatre éditeurs, Claude Rouquet de L'Escampette, Olivier Barreau de Geste éditions, Marie-Claude Rossard du Temps qu'il fait, Jean-Paul Louis du Lérot.

39 **CAMPAGNES CHÂTELLERAUDAISES**
Un photographe, Claude Pauquet, et un poète, Antoine Emaz.

LE LAIT

40 **LA ROUTE DU CHABICHOU**
Depuis que le chabichou a obtenu l'AOC en 1994, les responsables de la filière ont créé une route thématique.

41 **LE MOTHAIS SUR FEUILLE**
Paul Georgelet raconte la difficulté d'obtenir une AOC.

42 **LA «CRÈME» DES BEURRES**
La qualité des beurres AOC Charentes-Poitou est garantie par l'origine locale des laits et par le respect de normes strictes de production.

44 **LE LAIT, DE L'ÉTABLE À LA TABLE**
Pierre Lecomte, de l'Enilia, explique la chaîne industrielle du lait, de la collecte au conditionnement.

45 **FÊTE DE LA SCIENCE**
Pour la 13[e] édition, chercheurs, universitaires, enseignants, professionnels ainsi que tous les passionnés de sciences se retrouvent du 11 au17 octobre pour un rendez-vous entre le monde de la science et le grand public.

50 **HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES**

édito

Jean-Jacques Salomon nous livre une nouvelle contribution sur les applications de la science et de la technologie qui peut paraître pessimiste mais qui, de fait, s'avère salutaire à un moment où la notion de développement durable commence à gagner toutes les sphères de la société. Sa dénonciation de «l'impérialisme du progrès» n'est en rien contradictoire avec la Fête de la science, instant privilégié de rencontre entre les chercheurs et le public. En effet, si la science est de plus en plus vertement critiquée dans l'utilisation de ses résultats, elle n'est pas remise en cause pour autant. Dans certains domaines de la recherche, on assiste à un dialogue de sourds, notamment sur les OGM, par méconnaissance mutuelle. De ce point de vue, prendre en compte le développement durable permet d'avoir une vision plus ouverte et plus globale des enjeux.

Le témoignage des archéologues illustre cette problématique avec la distanciation inhérente à leur discipline qui englobe aussi bien les modes de production et le commerce que la dynamique des populations et les aléas climatiques.

Rien de tout cela ne serait accessible sans des supports de diffusion, au premier rang desquels le livre. L'enquête sur l'économie du livre démontre à quel point la diffusion de la connaissance et de la création, qui semble si évidente dans une société développée, est elle aussi menacée dans sa «biodiversité». Ici comme ailleurs, *L'Actualité* est attentive à la qualité et à ceux qui la défende, comme le souligne le dossier sur le lait. La revue ne cesse de valoriser les acteurs de la région qui, au quotidien et souvent sans bruit, travaillent en ce sens.

Cette édition met en évidence à la fois toute la diversité que recèle la culture scientifique et le temps nécessaire à sa mise en œuvre. Mission qui ne peut que s'inscrire dans la durée.

Bonne Fête de la science !

Didier Moreau

20 communes, 100 opérations, plus de 300 intervenants pour la 13[e] Fête de la science.

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 4[e] trimestre 2004
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Par **Anh-Gaëlle Truong**
Photos **Christian Vignaud** et **Sébastien Laval**

Le stuc, visage oublié de l'art médiéval

En couverture : visage en stuc de Vouneuil-sous-Biard.

En 1984, à Vouneuil-sous-Biard, les archéologues Marie-Reine Sire et Michel Aucher mettent au jour lors de la fouille du chevet de l'ancienne église Saint-Pierre 2 500 fragments d'un décor en stuc mérovingien exceptionnel, daté entre la fin du Ve siècle et le début du VIe siècle après J.-C. Cet ensemble a fait l'objet d'une dotation de la commune de Vouneuil-sous-Biard au musée de Poitiers en 2003. Formant de loin l'ensemble en stuc le plus important en France et le deuxième exemple européen d'un décor à personnages, cette découverte est l'occasion de tirer de l'oubli une technique et un décor qui dessinent un nouveau monument du Moyen Age.

«Alors que nos collègues allemands et italiens multiplient colloques et communications autour du stuc, la France était jusqu'à aujourd'hui un territoire inexploré en la matière», note Dominique Simon-Hiernard, commissaire, avec Christian Sapin, de l'exposition «Le stuc, visage oublié de l'art médiéval». Non que les constructeurs d'églises du haut Moyen Age en ignoraient la technique, mais bien parce que les archéologues et les historiens de l'art ne l'ont, pendant longtemps, pas jugée digne d'intérêt : «Leur disparition ne laisse aucun regret», écrivait Jean Hubert dans son *Art préroman* paru en 1938.

Les stucs ont, il est vrai, souvent fini en remblais comme à Vouneuil-sous-Biard, sur une décharge comme à Orléans ou oubliés dans des dépôts de fouilles, au milieu des terres cuites et des enduits muraux. Et le terme même de «stuc» n'est entré que récemment dans la base de données nationale des archéologues.

Heureusement, la découverte de Vouneuil permet de rectifier le tir. L'étude de cet ensemble fait partie, depuis 2000, d'un programme de recherche, objet d'une convention entre les musées de Poitiers et le Centre d'études médiévales d'Auxerre (CNRS) dirigé par Christian Sapin. Les stucs de Vouneuil constituent également le socle de l'exposition européenne créée au musée Sainte-Croix de Poitiers, et visible jusqu'au 16 janvier 2005 avant d'être accueillie, en 2005 et 2006, par les musées de Metz et Coire en Suisse. Cette exposition a été associée à la tenue d'un colloque international du CNRS («Stucs et décors, de l'Antiquité tardive au Moyen Age»), tenu à Poitiers du 16 au 19 septembre 2004 et ayant réuni 150 participants. «C'est la première fois qu'une synthèse européenne est tentée sur cet art annonciateur de la sculpture sur pierre», pré-

Fragments appartenant au décor de stuc découvert lors des fouilles du chevet de l'ancienne église Saint-Pierre à Vouneuil-sous-Biard. Photos Christian Vignaud / Musées de Poitiers.

cise Dominique Simon-Hiernard en ajoutant que le catalogue de l'exposition a pour vocation d'être l'ouvrage de référence sur le sujet.

Composé à l'origine de chaux et de poudre de marbre blanc, le stuc est une technique antique qui se développe en Italie à partir du Ier siècle avant J.-C. Moulé, modelé, sculpté, l'art du stuc perdure et poursuit son essor à la Renaissance puis à l'époque moderne pour paraître dans sa forme ultime et transformée de «staff» largement diffusée au XIXe siècle et au début du XXe siècle. «L'avantage du stuc est d'être malléable. Il peut donc s'étendre sur tout l'espace architectural alors que les sculptures en pierre ne s'installent le plus souvent que sur les colonnes et les chapiteaux.»

A Vouneuil-sous-Biard, un enduit composé de chaux et de sable a été appliqué sur la maçonnerie des murs puis lissé. On a parfois retrouvé les tracés préparatoires ainsi que de fines incisions à la pointe sous le décor de stuc. Les stucs ont été ensuite fixés sur l'enduit à l'aide de chaux pour les motifs les plus fins et de chevilles d'os pour les plus épais. L'ensemble a été uniformément badigeonné de blanc pour ensuite être coloré sur les fonds plans tandis que les reliefs ont été colorés ou rehaussés d'un trait de couleur. Un patient collage virtuel a permis d'identifier l'organisation des fragments : 10 personnages au moins de plus d'un mètre de haut se succédaient dans un décor d'arcades, à la manière des décors ravennates. Leurs visages modelés sont peints. «Il est actuellement difficile – le nombre de personnages étant probablement incomplet – de décider entre la représentation des apôtres et celle des prophètes», écrivent Bénédicte Palazzo-Bertholon et Christian Sapin.

Sébastien Laval

Outre la présentation des stucs antiques du Poitou-Charentes, l'exposition s'attache à resituer le décor de Vouneuil dans un contexte régional où il complète à merveille le baptistère et l'hypogée des Dunes mais également dans le contexte européen des stucs médiévaux d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de Croatie, d'Espagne. Ainsi, pour la première fois, sont présentés les fragments de l'ensemble exceptionnel de Disentis en Suisse avec ses sculptures de saints en marche, sa gloire d'anges sonnant de la trompette et la plus ancienne représentation de la mort de la Vierge.

L'exposition montre une extraordinaire continuité de l'Antiquité au Moyen Age qui constituera évidemment un temps fort du parcours archéologique lors de la rénovation du musée Sainte-Croix.

Exposition au musée Sainte-Croix de Poitiers jusqu'au 16 janvier 2005.
***Le Stuc, visage oublié de l'art médiéval*, ouvrage collectif dirigé par Christian Sapin,**
éd. Musées de la ville de Poitiers – Somogy, éditions d'art, 255 p., ill. couleurs, 35 €

MICHEL FOUCAULT POITIERS 1926

Né à Poitiers en 1926, mort à Paris en 1984 des suites du sida et enterré à Avanton, dans la Vienne, Michel Foucault a passé ses dix-huit premières années dans sa ville natale. En janvier 2001, lorsque *L'Actualité* (n° 51) a publié un dossier sur les années poitevines de Michel Foucault, l'œuvre de ce penseur dérangeant commençait à sortir d'un purgatoire à la française. En 2004, la plupart des grands journaux ont consacré des pages spéciales à Michel Foucault en insistant sur le rayonnement international de sa pensée. Des intellectuels et des artistes revendiquent l'héritage foucaldien. Le Festival d'automne à Paris (jusqu'au 19 décembre) a imaginé une série d'événements sous le titre «L'Atelier Michel Foucault», la BPI du Centre Pompidou propose un «Portrait de Michel Foucault en philosophe» (10 novembre-13décembre), l'Institut d'études politiques de Paris organise un colloque sur «Le politique vu avec Foucault» (7-8 janvier), etc.

A Poitiers, il existe désormais une rue Michel-Foucault, dans un nouveau quartier face au CHU, la future cité internationale du Crous portera son nom et la ville a fait poser, en 2003, une plaque commémorative sur sa maison natale (10, rue Arthur-Ranc).

L'auteur de *Surveiller et Punir* est né dans une maison qui abrite aujourd'hui la Protection judiciaire de la jeunesse et le Service pénitentiaire d'insertion et de probation.

FORUM PARTICIPATIF DE LA RECHERCHE

La Région Poitou-Charentes organise le forum participatif de l'enseignement supérieur et de la recherche le 15 octobre à l'Ecole supérieure d'ingénieurs de Poitiers. Trois axes de travail sont proposés : structuration et développement de la recherche en région ; vie étudiante et attractivité de l'offre universitaire ; enseignement supérieur, recherche et développement économique.

Eléphant et hyènes de Charente

En Charente, à Saint-Amant-de-Graves, une défense d'éléphant antique, vieille de 130 000 à 150 000 ans, a été mise au jour en juin. A Ronsenac, c'est une tanière de hyènes, d'environ 36 000 ans, qui fait en ce moment l'objet d'une exploration. Dans les deux cas, les découvertes sont qualifiées d'exceptionnelles par Jean-François Tournepiche, conservateur spécialisé en archéologie au musée d'Angoulême.

La défense d'éléphant associée à la base du crâne, elle-même dotée de la mâchoire supérieure, a été recueillie dans une carrière de graves formées par les alluvions de la Charente. Si la pièce, longue de plus de trois mètres et de vingt-cinq centimètres de diamètre, est remarquable par sa taille, elle l'est aussi par son environnement. «D'autres défenses ont été trouvées en Charente dont certaines sont conservées à Poitiers, ou exposées à Paris, au muséum national d'histoire naturelle. Mais il s'agissait de fossiles isolés dont la découverte remonte aux années 1960, et qui ne donnaient aucune information sur le contexte», précise Jean-François Tournepiche.

La découverte de l'été 2004 permettra au contraire et notamment de procéder à une étude géologique du lieu. La mise au jour, dans cette même zone, d'éclats de silex et de bifaces, témoignages d'une activité humaine (Neandertal) en bord de rivière, supposera également d'interroger le lien entre pierres taillées et défenses fossiles. Une fouille systématique du site, qui intéresse aussi deux chercheurs bordelais spécialistes de l'éléphant antique, est prévue pour le printemps 2005.

A Ronsenac, des petits morceaux d'os de hyènes des cavernes et de rhinocéros émergeant d'une cavité karstique ont surpris les propriétaires du lieu, qui ont alerté le musée d'Angoulême. Un sondage prometteur a permis de programmer une étude taphonomique (processus d'accumulation, d'enfouissement et de dégradation des restes archéologiques et plus particulièrement des ossements), multidisciplinaire, d'une tanière d'hyènes tachetées fossiles. La région recèle de nombreuses grottes ayant abrité des grands carnivores. Toutefois, le nouveau repaire charentais se distingue par la quantité et l'homogénéité des assemblages découverts (ossements d'hyènes adultes et juvéniles ou laissés, digérés, par elles : mégacéros, bisons, chevaux...), sa conservation et sa configuration (réseau de couloirs en surface et des conduits souterrains) et, surtout, par l'absence d'intervention humaine dans le processus d'accumulation des ossements.

Alberto Bocos

Alberto Bocos

«La présence des carnivores dans les gisements préhistoriques ne relève pas systématiquement d'une activité humaine (chasse) mais semble, au contraire, refléter une compétition entre l'homme et les prédateurs à la fois pour l'occupation des sites et pour l'accès aux ressources carnées (viande, moelle, os)», souligne la recherche en cours. Toutes les composantes de ce site complet feront l'objet d'une étude systématique. «Comme une maison de Pompéi, ce site va livrer des informations de type sociologique qui vont nous permettre de comprendre l'organisation de la tanière et d'approcher les habitudes comportementales des hyènes fossiles», remarque Jean-François Tournepiche.

L'opération, dont les données enrichiront les corpus de référentiels sur les repaires d'hyènes fossiles européens, s'inscrit dans de nombreux projets de recherches du CNRS, des Universités de Poitiers et Bordeaux. Une comparaison entre les données fossiles européennes et celles recueillies dans les tanières africaines actuelles sera également menée grâce à une coopération avec le musée d'histoire naturelle sud-africain du Cap.

La recrudescence de ces carnivores, entre moins 40 000 et 30 000 ans – moment où l'homme de Neandertal disparaît –, est-elle révélatrice d'un équilibre écologique particulier ? L'homme avait-il, à cette période, déserté la région ? En Poitou-Charentes, près de trente sites ont été occupés par des hyènes des cavernes à la même période. Leur exploration alimente des questionnements d'actualité.

Astrid Deroost

Les Gaulois du Gué-de-Sciaux

Les fouilles du Gué-de-Sciaux à Antigny ont repris cet été après deux ans d'interruption. «Le chantier devait nous apporter les réponses à trois questions : Quelle est la configuration des enceintes sud et ouest ? Quelle est la nature des occupations sur le quart sud-ouest du site ? Y a-t-il une occupation du site antérieure à l'époque gallo-romaine ?», explique Isabelle Bertrand, responsable des fouilles et assistante de conservation du patrimoine pour les musées municipaux de Chauvigny.

La campagne s'est révélée fructueuse puisque, sous les niveaux d'occupation gallo-romaine au sud-ouest du site, ont été mis au jour nombre de céramiques et de trous de poteaux attestant d'une présence gauloise durable à l'époque de la Tène. «Les sites présentant une telle continuité entre les époques gauloises et gallo-romaines ne sont pas légion en Poitou. Cela accentue encore l'intérêt du Gué-de-Sciaux.» Enfin, le tracé des enceintes a été mis au jour.

Dernière agglomération du territoire picton ouvrant sur la frontière avec les Bituriges, le Gué-de-Sciaux était une agglomération rurale d'environ 25 ha située sur la voie reliant Limonum (Poitiers) à Avaricum (Bourges) et s'étendant de part et d'autre de la Gartempe, que l'on traversait à gué. Un théâtre, des thermes, une succession de temples sur deux sanctuaires datant d'une période comprise entre la fin du Ier siècle avant notre ère au IVe siècle ont été mis au jour. Des photos aériennes illustrent le travail encore à fournir pour tout révéler. «Le rapport des fouilles de cet été doit orienter le choix des autorités compétentes vers une poursuite des recherches ou non.» Mais la somme des informations déjà récoltées depuis les premières fouilles en 1982 est phénoménale : «Il est urgent de les analyser.» De fait, des études du matériel céramique, des pollens (palynologie) et des graines (carpologie) sont actuellement menées pour alimenter cette synthèse à venir.

Le site archéologique n'est pas ouvert au public et recouvert de bâches la plupart du temps. En revanche, les visiteurs pourront satisfaire leur curiosité au musée d'Antigny où sont exposées les principales découvertes des vingt années de fouilles. ***A.-G. T.***

Claude Pauquet

Parures antiques chez les Pictons

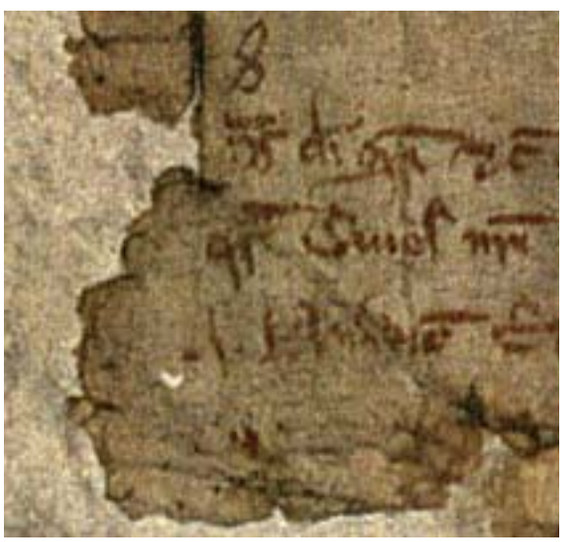
Claude Pauquet

Isabelle Bertrand a publié *Objets de parure et de soins du corps d'époque romaine dans l'Est picton* (Association des publications chauvinoises, 224 p. 30 €), ouvrage inspiré de son doctorat soutenu en 1996 et mené sous la direction de Jean Hiernard à l'Université de Poitiers. Fibules, perles, pendentifs, bracelets et boucles d'oreilles pour les bijoux, récipients divers, palettes à fards, spatules, cure-oreilles, pinces à épiler, peignes, épingles et miroirs pour les soins du corps constituent un corpus d'un millier d'objets issus pour la plupart de sépultures mises au jour sur le territoire picton. «Cette étude confirme l'adoption précoce d'usages d'origine méditerranéenne dès la fin du Ier siècle avant J.-C., c'est-à-dire très peu de temps après la Conquête.» Au moins une partie de la population autochtone intègre alors les objets de parure et de soins romains. «En revanche, il ne faut pas interpréter cette adoption rapide comme un signe de romanisation complète. Au contraire, derrière les usages persistent souvent les pratiques régionales.» La romanisation n'étant, la plupart du temps, qu'un vernis.

Isabelle Bertrand continue de travailler sur le sujet, en intégrant de nouveaux objets dans son corpus mais surtout en multipliant les angles d'approche. «Actuellement, Michel Pernot, archéométallurgiste de l'Université de Bordeaux, étudie les métaux de ces objets et notamment le choix des alliages.» ***A.-G. T.***

L'histoire commune redécouverte

En cet automne 2004, Angoulême célèbre pour la première fois l'an 1204. A cette date Jean sans Terre, roi d'Angleterre, a «concédé aux bourgeois d'Angoulême une commune sur le modèle de Rouen, avec les libertés et coutumes dont jouissent sur sa terre les citoyens de Rouen». Le rebondissement a eu lieu en 1999, à Saint-Jean-d'Angély. La ville de Saintonge célèbre les 800 ans de sa charte communale et de nombreux historiens, parmi lesquels Robert Favreau, directeur honoraire du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers, participent à l'événement. Leur intervention se solde, pour Angoulême, par la révélation d'un fait jusqu'alors omis par la chronique locale : la première charte communale concédée aux bourgeois de la ville par le Plantagenêt Jean sans Terre, époux d'Isabelle Taillefer, héritière du comté d'Angoulême, date de 1204. Une copie originale de la charte fondatrice, conservée au Public Record Office de Londres, archives du Royaume-Uni, l'atteste. Le document-doublon destiné à la Charente a, lui, disparu pendant la guerre de Cent ans.



«On se doutait de l'existence de cette charte puisque nous disposons de noms de maires depuis le XIII[e] siècle, mais nous ne connaissions ni la date fondatrice de la commune, ni le document, ni son contenu», explique Florent Gaillard, historien du droit, chargé de mission au service culturel de la ville. Conséquence : seule la date de 1373, à laquelle Charles V refonde la commune d'Angoulême redevenue française, est retenue.

Aussitôt connue, l'information nourrit le projet – municipal – de réparer l'historique erreur et de célébrer les 800 ans de la commune d'Angoulême. La préparation de l'événement comprend un voyage dans la chambre protégée des archives londoniennes. En juillet dernier, Florent Gaillard a découvert des documents en parfait état de conservation, rédigés en lettres claires sur de longs rouleaux de parchemin, eux-mêmes cousus sur un tissu : deux chartes et deux lettres patentes qui, de 1203 à 1205, forgent le destin communal de la cité charentaise. Des copies de qualité sont désormais en possession de la mairie. La dernière qui autorise le poste de maire parachève le modèle peu ou prou en cours dans plusieurs grandes villes de la région jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Parmi la centaine de membres qui composent le corps de ville, douze échevins et douze conseillers sont élus pour former l'assemblée municipale qui se réunit autour d'un maire, lui-même choisi par le roi sur une liste de trois candidats. Le rôle de ces édiles : administrer, rendre justice, commercer, organiser les foires et marchés... «On a pu parler de "petites républiques", poursuit Florent Gaillard. Ces villes avaient des libertés et des privilèges dont celui, plus tardif, d'être exemptées de taille.» Selon lui, ces largesses concédées permettent au souverain de se ménager le soutien des villes face au pouvoir des seigneurs.

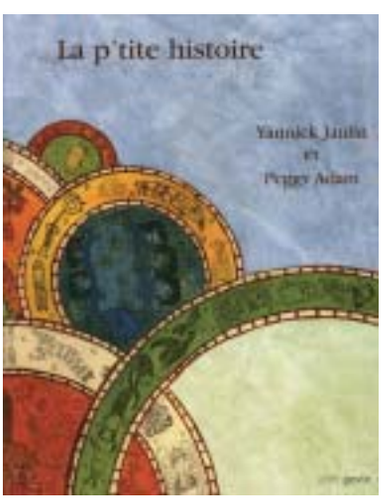
Ainsi, comme La Rochelle Poitiers, Saintes, Oléron – créées par Henri II et son fils Richard puis confirmées par Aliénor d'Aquitaine –, Saint-Jean-d'Angély, Niort, et Cognac – créées par Jean sans Terre –, Angoulême s'émancipe de la féodalité. Ce retour aux origines de la ville a donné lieu à un cycle de conférences et fait l'objet d'une exposition. La copie de la charte fondatrice dictée par Jean sans Terre y est présentée ainsi que les événements qui ont marqué huit siècles de l'histoire d'Angoulême.

Astrid Deroost

P'tit geste pour les enfants

Geste éditions étend son activité au livre jeunesse en créant la collection «P'tit geste» dirigée par Claudy Guérin. Deux livres sont annoncés pour novembre. Le conteur Yannick Jaulin et la dessinatrice Peggy Adam, qui ont déjà travaillé ensemble, signent *La p'tite histoire*. Née dans le nombril du monde, cette petite histoire part découvrir le monde jusqu'au moment où elle prend peur. Que pourrait-il lui arriver de pire ? Etre oubliée…

Salut Poulette ! raconte l'arrivée d'une nouvelle dans la basse-cour. Elle vient de Marans. Différente des autres, elle devra batailler pour s'affirmer. Une histoire pour les 4-7 ans imaginée par Colette Faut et dessinée par Catherine Allard.



MÉMOIRES D'AUGUSTIN VIGNAUX

La dernière livraison des *Carnets de l'exotisme* est consacrée aux «Voyages inédits d'hier et d'aujourd'hui». Le premier texte est un carnet de voyage retrouvé dans une valise et confié à Didier Catineau. Un marin rochefortais, Augustin Vignaux, y raconte ses aventures, de l'Amérique latine à l'Afrique du Sud, de Terre-Neuve à Constantinople, de 1867 à 1893. Comme le marin ne se prend pas pour un auteur, il écrit avec sobriété et précision.
Un témoignage précieux, plein d'anecdotes savoureuses, sur la vie nomade et dangereuse des marins de l'époque.
Ed Kailash, 388 p., 18 €

Gros mots à la pelle

«Le problème de la langue en Poitou-Charentes, comme ailleurs, c'est un problème de survie.» Aussi est-ce pour remédier à ce triste constat que Jean-Jacques Chevrier a décidé d'écrire un nouvel ouvrage sur la langue régionale. *Insultes, jurons, gros mots en Poitou-Charentes Vendée*, qui fait suite à son dernier opus, intitulé *439 expressions populaires en Poitou-Charentes-Vendée*, se veut un livre militant. «J'ai écrit ce livre pour mettre en valeur la richesse des créations dans une langue, pour montrer que le poitevin-charentais n'était pas un simple baragouinage, comme certains l'affirment», affirme Jean Jacques Chevrier. S'il s'est intéressé spécialement aux mots de l'argot, c'est simplement parce qu'il s'agit là d'un phénomène d'élaboration des mots très courant, en poitevin-charentais, comme dans toutes les langues. Pour réaliser cette ouvrage, l'auteur a choisi de le découper en six grandes parties, en fonction des défauts qu'il stigmatise. C'est ainsi que les chapitres s'intitulent : A l'adresse des irritants et des irrités, à l'adresse des pécheurs, à l'adresse des «tarés», à l'adresse des dépravés et des déviants, à l'adresse des misérables et, enfin, pour envoyer promener quelqu'un. Pour établir un tel index, Jean Jacques Chevrier a dressé la liste des travers sociaux les plus récurrents. En les réunissant, il valorise les fonctions ludique, agressive ou bon enfant du poitevin-charentais. «Je veux montrer un fonctionnement de la langue qui n'a rien à envier à la langue française.» Ces injures, surnoms, jurons et autres gros mots, il les a glanés dans son propre parler, dans ses souvenirs, dans les livres édités en poitevin-charentais et enfin auprès des personnes qui les utilisent encore. L'homme, qui est né «ici», a «accumulé différentes couches historiques et culturelles» et tente de les restituer. Bien sûr, toutes ces expressions ne servent plus, mais l'auteur assure que beaucoup ont perduré, comme l'expression *Brbochour* à prononcer à destination des boit-sans-soif. Mais on dit encore couramment *soulard* ou *ta goule*.

En 2003, Jean Jacques Chevrier a assisté aux premières Assises des langues régionales organisées par le ministère de la Culture. Une enquête de l'Insee, révélée lors de ces journées, indiquait que le poitevin-charentais était aujourd'hui plus transmis que le breton. «D'un côté on constate la médiatisation du corse ou du breton alors que, de l'autre, des langues régionales sont taxées de patois. Entre les deux, il reste à poursuivre notre travail de transmission.»

Aline Chambras

***Insultes, jurons, gros mots en Poitou-Charentes Vendée*, Gestes éditions, 150 p., (novembre 2004).**

Ceci n'est pas du patois

Le parlanjhe de Poitou-Charentes-Vendée en 20 leçons, par Éric Nowak. Voilà un ouvrage susceptible de permettre aux poitevins-charentais de renouer avec celle que l'on appelle le parlanjhe, mais aussi le charentais, le gabaye ou le maraîchin. L'objectif est de «donner à notre langue régionale les moyens modernes de sa transmission», explique l'auteur. «Contrairement à une opinion largement répandue, le poitevin-saintongeais n'est pas une langue simplement orale. On est bien loin du patois confiné dans l'usage oral, sans passé et sans littérature.» Aussi Eric Nowak a-t-il choisi de rendre compte, dans ce guide de conversation centré autour de thèmes de la vie quotidienne, des expressions les plus utiles, écrites ici en orthographe normalisée. Le lecteur pourra apprendre à se nommer (*I me noume Pere : je m'appelle Pierre)*, à parler du temps qu'il fait (*O moulle : il pleut*), à faire son marché (*Ol ét pa chér : ce n'est pas cher)*, ou encore à converser sur la plage (*Le souleil cougne réde : le soleil tape dur*). Croustillant et ludique. A. C.

A paraître chez Geste éditions en novembre 2004. Du même auteur, chez le même éditeur, citons : *Les prénoms en Poitou-Charentes-Vendée du XII^e^ au XXI^e^ siècle* (2003) et *Légendes fantastiques charentaises et gabayes* (1999)

COLLOQUE

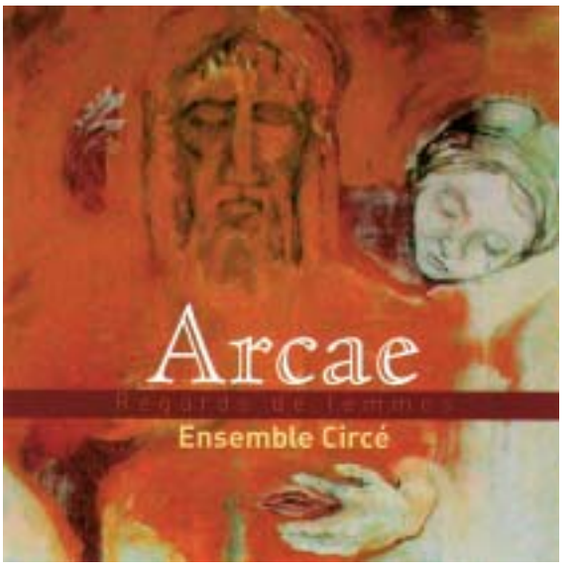
Les 5 et 6 octobre, la fac des lettres et langues de l'Université de Poitiers organise dans ses locaux, avec l'association Parlanjhe vivant, un colloque sur «Le poitevin-saintongeais : images et dynamique d'une langue» avec la participation d'Henriette Walter. Tél. 05 49 45 46 51 ou 05 45 29 57 02

A PARAÎTRE CHEZ GESTE ÉDITIONS

Collection «Pays d'histoire» : *1905, la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le diocèse de Poitiers*, de Jacques Bouquet.
Collection «30 questions» : *Le Sacré-Cœur, histoire d'une dévotion du XVI^e^ au XX^e^ siècle*, de Jean-Clément Martin ; *Carrier et la Révolution française*, de Corinne Gomez le Chevanton.
Collection «Témoignages» : *Une enfance en Charente*, de Suzanne Forisceti ; *La Ligne de démarcation dans le département de la Charente*, de Jacques Farisy ; *Chantecoucou* de Suzanne Bontemps.
Collection «Archives de vie» : *Jacques Gauvain et son monde, le Poitou rural du XVIII^e^ siècle*, de Jean Elie.
***La Vallée du Thouet*, ouvrage dirigé par François Bouchet.**
***Le Guide des chauves-souris en Poitou-Charentes*, d'Olivier Prévost.**

ARCAE

Regards de femmes



Les chants de Circé résonnent dans l'abbaye de Ligugé. Les six femmes qui composent cet ensemble, Emmanuelle Huteau, Muriel Marshal, Marie-Georges Monet, Gwinnevire Quenel, Isabelle et Anne Dumont, ont trouvé une écoute attentive en ces lieux. Le père abbé, Jean-Pierre Longeat, est une fine oreille. L'association Chemins de musique, qu'il préside, a ainsi permis à Circé d'enregistrer son premier CD en l'église abbatiale. *Arcae, regards de femmes* est dédié aux femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et à Marie. Soit 17 pièces des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (Vierdanck, Mazzocchi, Lassus, Schein, Frescobaldi, Monteverdi, Viadana, Marini, Grandi) et de plain-chant. Une musique transcendante bien servie par l'enregistrement d'Emmanuel Deliquet (DBA productions). Ce jeune Civraisien de retour au pays, à Saint-Pierre-d'Exideuil, avait déjà enregistré à Ligugé les CD d'Absalon, Aliénor Voices et Manolo Gonzalez.
Signalons qu'en décembre 2004, Chemins de musique propose à Ligugé et à Montmorillon des concerts et conférences sur J.-S. Bach (Tél. 05 49 55 89 00 et abbaye-liguge@siloe-librairies.com).

DOMINIQUE PIFARÉLY

Le Théâtre Scène nationale de Poitiers programme cinq concerts «jazz et musiques nouvelles» avec Dominique Pifarély pour faire découvrir par étapes les musiciens-improvisateurs de la région que le violoniste a réuni au sein de l'ensemble Dédales (15 novembre, 15 décembre, 22 février, 7 avril, 30 avril). Notons par ailleurs que Dominique Pifarély a improvisé avec l'écrivain François Bon cet été lors d'une lecture Rabelais. Expérience qu'ils souhaitent poursuivre (voir le site remue.net).

EMMANUELLE BERCIER

Tête-bêche

Pour ceux qui n'ont pas encore découvert Emmanuelle Bercier sur scène (*L'Actualité* n° 64), voici *Tête-bêche*, le CD qui devrait les convaincre de ne pas rater son prochain concert. Cette chanteuse décalée a une voix qu'on n'oublie pas, des textes bien tournés, avec parfois un humour grinçant, et une présence. Sur ce CD de huit titres, Emmanuelle Bercier chante en compagnie d'Eric Proud (accordéon, guitare électrique, arrangements), Dominique Bercier (guitares acoustiques) et François Luçon (scie musicale, percussions). Une production Label et la bête (Studios de Virecourt à Benassay).
Contact management : 06 87 27 23 99
catherinechampagne@tiscali.fr

LES ÉCLATS CHORÉGRAPHIQUES

Du 14 au 20 octobre, cette manifestation dirigée par la chorégraphe Marion Bati offre un programme très étoffé de spectacles, ateliers, soirées cinéma-danse, stages et master class, conférences-débats, à La Rochelle, Saintes, Niort, Rochefort et Coulon. Sont invités : Maria Clara Villa-Lobos, Olivier Germser, Christine Bastin, Odile Azagury et la compagnie Lili Catharsis, Elinoar Zakaï, Jasmina Prolic, Toufik Oï, Fabrice Merlen, Delphine Pouilly et Julie Salgues. Tél. 05 46 43 28 82

Jasmina Prolic

AU BALLET ATLANTIQUE

A La Rochelle, le Ballet atlantique Régine Chopinot invite Xavier Le Roy, dont quatre pièces seront données du 9 au 11 décembre. Né 1963, Xavier Le Roy est diplômé en biologie moléculaire et cellulaire. Il commence à se consacrer à la danse à partir de 1990 et s'installe à Berlin en 1992. Il est considéré comme l'un des chorégraphes les plus novateurs de la danse contemporaine.
Elu et Steven Cohen, deux Africains du Sud accueillis depuis 2002 par la compagnie pour laquelle ils ont créé une étonnante pièce («I wouldn't be seen dead in that»), sont au programme de la saison : «Monk/Punk» d'Elu, le 21 décembre, «Dancing inside out» et «Taste» de Steven Cohen, du 24 au 26 février 2005.

Au fond de l'amour la peau du lac a fissuré les sirènes

ALEXANDRA POUZET

Les veines du temps

«Limoges, Cahors, Saint-Cyr-Lapopie, Figeac, Aurillac, Le Puy-en-Velay, Saint-Flour, Saint-Etienne, Lyon, Genève, Venise, et puis retour Poitiers», ce train de villes qu'égraine sans hésitation Alexandra Pouzet n'est pas seulement l'itinéraire d'un voyage, il est le tout premier chemin du désir qui se donne aujourd'hui à lire dans son exposition «Les veines du temps».

Désir de voir et de savoir, désir d'approcher «l'énormité du monde» à travers d'autres quotidiens tout autant que l'intériorité de sa propre existence pour «trouver le lieu et le moi acceptable», souligne-t-elle référant à l'*Errance* de Roland Depardon.

Cette légitime et troublante ambition nous est justement restituée dans la fugacité de quatre-vingt dix polaroïds réunis en trente triptyques constamment associés à trois villes traversées.

Pourtant aucune des œuvres n'est une reconstitution des itinéraires de ces deux dernières années de voyages en sursaut. Pas d'avantage une chronologie du réel. Peut-être plutôt un ensemble de climats, une évocation de circonstances.

Pour cette jeune artiste de trente ans, la réalité est aussi intérieure : «Assembler mes images a posteriori c'est écrire des histoires simples, proche de l'écriture automatique, pour dire que tout ce temps et tous ces lieux sont associables. Cette géographie personnelle me rassure face au vertige du monde et ces petits formats donnent une dimension plus acceptable à la planète.»

Pulsation, respiration à trois temps, chaque triptyque met en rapport deux fragments de ville et un fragment de corps. Le plus souvent celui de l'artiste, parfois celui d'une personne inconnue croisée au hasard du voyage. Centrée ou décentrée, cette présence nous balance entre intimité et société. Et quand le corps est dénudé, il ne fait qu'exacerber la solitude éprouvée.

Dominique Truco

Des phrases du poète Alain-Pierre Pillet accompagnent l'exposition présentée à la chapelle du CRDP de Poitiers jusqu'au 30 octobre, puis à La Rochelle, au Carré Amelot, du 19 novembre au 18 décembre. *Les Veines du Temps* feront l'objet d'un livre, à paraître chez Images en manœuvre, à Marseille.

MÉTIERS D'ART À OIRON ET ROCHEFORT

Le Pôle régional des métiers d'art expose au château d'Oiron, du 15 octobre au 15 janvier, des pièces réalisées par des artisans d'art et des artistes. La plupart proviennent de la collection «Métissages» constituée par Yves Sabourin, chargé de mission art contemporain et savoir-faire textile au ministère de la Culture. Depuis 1997, des œuvres brodées ont été réalisées par l'Atelier du bégonia d'or et le lycée Gilles-Jamain à Rochefort.
Ces brodeuses ont aussi travaillé pour Jean-Michel Othoniel qui présente «Le petit théâtre de Peau d'Ane», construit autour des poupée fabriquées par Pierre Loti, du 18 décembre au 15 janvier, sur la scène du théâtre de la Coupe d'or à Rochefort.

SILENCES

Bernard Descamps a photographié les lieux sacrés de l'Inde du Sud, région de l'hindouisme primordial. «J'ai toujours espéré, dit-il, que derrière l'aspect visible des choses se cachait un esprit : une sorte d'animisme dans la photographie pourrait révéler un peu de cet au-delà… Suffirait-il d'arrêter le temps pour voir au-delà des apparences ?» Exposition à la galerie du Carré Amelot, La Rochelle, du 3 octobre au 6 novembre.

KUJOYAMA

Marc Deneyer a réalisé son premier portfolio à partir de ses carnets de voyage au Japon. Ce livre de 26 pages contient 5 photographies originales en noir et blanc hors texte tirées en «piezography». Une belle édition signée et limitée à 53 exemplaires (550 €). marc.deneyer@wanadoo.fr

CHÂTELLERAULT

Jean-Charles Blais est invité au musée Sully par l'école d'arts plastiques de Châtellerault du 4 novembre au 10 décembre, et Ingrid Lüche à la galerie de l'ancien collège. L'exposition suivante réunira, du 17 décembre au 21 janvier, André Le Moënner, Cécile Pitois et Susan Jennings.

Hervé Beaudouin

Tous les arts du cognac

Le musée des arts du cognac s'est ouvert en juin à Cognac, cité mondiale des eaux-de-vie. De la vigne au design packaging : tous les savoir-faire liés au spiritueux sont présentés en français et en anglais sur quelque 1 600 m². «Le patrimoine industriel du cognac est formé d'objets qui ne prennent leur sens que dans l'histoire d'une région, précise Laurence Chesneau-Dupin, attachée de conservation du patrimoine. Le nouveau musée permet aux habitants de la région de se situer dans la globalité de "l'entreprise cognac"». Cette filière qui rassemble la viticulture, la distillation, le négoce, les verreries, les tonnelleries, le courtage, l'imprimerie, l'emballage... représente en Charente et en Charente-Maritime une population active de 19 000 personnes. Les touristes découvrent, eux, l'identité du terroir producteur d'un breuvage apparu au XVII[e] siècle et dont l'appellation d'origine contrôlée date de 1904.

Hervé Beaudouin

Le musée lui-même, dessiné par les architectes Jean-Jacques Bégué, de Rochefort, et Hervé Beaudouin, de Niort, est un lieu chargé d'histoire. L'ensemble, élevé à la place d'anciens chais, composé de l'hôtel particulier Perrin-de-Boussac (XVII[e]) et d'un bâtiment neuf, relie le fleuve Charente au vieux Cognac. «A l'intérieur, le visiteur retrouve d'emblée le produit qu'il connaît avec la présentation de bouteilles de différentes époques», poursuit Laurence Chesneau-Dupin. Puis la fabrication, la commercialisation et la consommation du cognac se déroulent, haltes successives enrichies de films-témoignages et d'expérimentations olfactives. Un espace évoque également les nombreuses références faites au cognac dans la littérature et le cinéma. Avec la machine à souffler le verre, inventée à Cognac en 1898, des carafes signées Lalique, des coffrets luxueux, des centaines d'étiquettes et d'affiches publicitaires, le nouveau musée, sous tutelle du ministère de la Culture, dévoile des collections étonnantes. Elles étaient jusqu'alors modestement présentées au musée d'art et d'histoire de la ville.

Astrid Deroost

Musée des arts du cognac, place de la Salle verte à Cognac (fermé le lundi). Tél. 05 45 32 07 25

LES NUITS D'ADDIS-ABEBA

Francis Falceto a découvert la musique éthiopienne il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il était encore à Poitiers. Depuis, il n'a cessé d'œuvrer pour faire connaître cette musique, notamment grâce à la collection «Ethiopiques» (18 CD chez Buda Musique), et, au-delà, pour tirer la culture éthiopienne de tous les clichés dont on l'affuble. Pour avoir une idée de la complexité et de la richesse de ce pays, il faut lire *Les Nuits d'Addis-Abeba* de Sebhat Guèbrè-Egziabhér, traduit de l'amharique par l'auteur et Francis Falceto (Actes Sud). Un roman picaresque qui se déroule au début des années 1960, dans le quartier chaud de la capitale, espace de liberté dans une Abyssinie étouffante.

DAEWOO, ROMAN

Le «crime social» dont parle François Bon est monnaie courante. Une grande entreprise pompe un maximum d'aides publiques pour s'installer et licencie quelques années après pour gagner plus ailleurs, laissant le soin de réparer les dégâts humains à la collectivité – qui paye ainsi deux fois. François Bon a enquêté après la fermeture de Daewoo en Lorraine. Il a pris le temps d'arpenter les lieux, de les décrire, et de parler avec les ouvrières. Il en fait une pièce de théâtre et un roman. Dans une langue au phrasé incomparable, si proche de l'oral et pourtant très loin du décryptage brut, il donne une voix à ces femmes. Elles disent l'angoisse, la révolte, la solitude, l'humiliation. Avec intelligence.

The road to mumbaï

The road to mumbaï, autrement dit *la route vers Bombay*, est courte : 72 pages publiées aux éditions de L'Escampette, traduites et postfacées par Jean-Paul Chabrier. Cette route nous conduit à son auteur, le voyageur portugais Fernando Nenhum, qui, dans ce récit sous-titré *Petits tableaux indiens*, nous balade à la faveur d'un voyage en Inde entre son désir d'écrire et celui de découvrir et d'appréhender ce quotidien. En Inde comme partout, le constat prosaïque se mêle à l'émerveillement, l'inertie à l'éveil, l'ordinaire à l'exceptionnel… Au fil de ces multiples variations et des pérégrinations transcrites au jour le jour se crée le livre.

Récit ou fiction ? *The road to mumbaï* dessine le mouvement intérieur de la nécessité d'écrire, de sa difficulté, pour toutefois parvenir au livre présent. Et nous donne des phrases comme celle-ci : «Et tiraient-ils le juste accord de leurs sens incendiés ?»

Finalement, ne serait-ce pas cette démarche créatrice que traduit si bien Jean-Paul Chabrier ? ***D. T.***

La grimolle

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

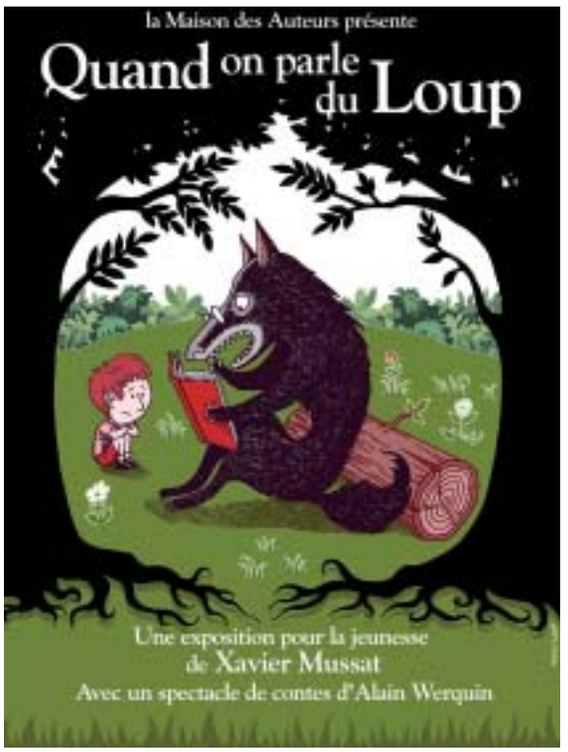
Je ne sais si la grimolle est femme ou fille du grimaud. Si c'est son œuvre, s'il faut voir dans ce dessert la main, la patte, la griffe du diable, elle est d'abord griffonnage d'écolier. Un mot mal écrit, parce que dans les histoires presque toujours le cruel jette au feu sa colère, et qu'il y a là un four à pain. Des choux dans le jardin. Des pommes dont on ne sait que faire. Voilà donc casque devenu masque [1]. Un masque qui effraie, dont on rit pour conjurer la menace, pour exorciser sa peur, et qui bientôt n'amuse plus. Pas plus que les fausses rides et en général les grimaces. Un masque, un spectre, une crêpe. Ne cherchez pas ailleurs l'erreur. Voyez plutôt comme elle est féconde. C'est ce que dit le chou dans quoi on la cuit. Un beau tableau, qui fait joliment oublier le gribouillage dont il est né. Comme le four son âge. La chose ressemble à son nom, à quoi la feuille de chou donne sa forme informe, et qui se déguste encore gluante et chaude, mais son ardeur à lui ne mollit pas. Ajoutez à cela le jardin. Le jardin avec ses choux, les choux avec leurs feuilles. Une seule suffira, que vous choisirez bien tendre, que vous beurrerez puis tartinerez avec la pâte à crêpe. Quant aux pommes, vous préférerez à toutes la reine des reinettes, mais d'autres variétés feront aussi bien l'affaire, que vous couperez en lamelles et mélangerez à la pâte. Grimée et molle, c'est ainsi qu'apparaît à la fin du repas la grimolle, ainsi que je l'ai reçue la première fois à Saint-Vincent-la-Châtre, près de Melle, dans cette ferme auberge du Vieux Four où Betty et Jean-Luc sont heureux de vous accueillir. De vous faire découvrir ce qui ressemble à une grosse crêpe (à un *beigne* attendant son sirop d'érable), à quelque gâteau ou clafoutis raté, et qui se révèle, à mesure que vous le dégustez, simplement, *diaboliquement* délicieux. Comme tout ce qui vous ouvre un jardin. Et vous invite à lire les mots comme autant de vérités. Comme autrefois on cueillait les simples ; comme aujourd'hui on collectionne les évidences. Je ne dis pas cela parce que la grimolle était servie par une écolière : le grimaud cette fois-là (elle n'était pas la première, elle ne serait pas la dernière), c'était moi. Si la fillette mettait ses mots dans ceux de sa maman, si elle jouait avec beaucoup de sérieux son rôle de maîtresse de maison, de patronne, les rides étaient miennes, et elles n'étaient pas, hélas, artificielles. Le masque que je voyais quand je me regardais dans l'assiette, c'était celui, grotesque, du pédant de collège. La petite demoiselle débarrassait innocemment la table, sans penser à nourrir de ces ratures ma littérature, et moi, tout ce que je trouvais à faire pour la remercier, c'était de ramener ma science, d'étaler mon latin, d'offrir à l'écolière un grimoire à quoi comme les autres elle n'entendrait rien. ■

1. Les dictionnaires ne sont pas d'accord. Certains remontent à un mot francique grim signifiant «casque» (ou «cruel»). Pour d'autres, grimaud (comme grimace) vient du francique grima, qu'ils traduisent par «masque» (ou «spectre»). Mais les deux étymons n'en font peut-être qu'un : on porte un casque, on porte aussi un masque ; et le casque et le masque sont conçus d'abord pour effrayer.

Les textes et photographies de cette chronique parus entre 1998 et 2003 sont réunis dans *Fouaces et autres viandes célestes*, éd. Le temps qu'il fait, 144 p., 17 €

Les loups de Xavier Mussat

Xavier Mussat, auteur de *Sainte Famille* (Ego comme X) et résident à la maison des auteurs d'Angoulême a conçu une exposition pour la jeunesse, intitulée «Quand on parle du loup». Cette réalisation met en scène les illustrations créées par l'auteur pour les *Contes et légendes du loup* (Nathan, 2004). Ouvrage dans lequel apparaissent des loups burlesques, effrayants, bienfaisants... issus de différentes cultures. Dans un décor sylvestre, visuel et sonore, l'exposition invite le jeune public à un jeu de piste semé d'énigmes. Des interventions du conteur Alain Werquin peuvent accompagner cette animation appelée à voyager dans les bibliothèques de la Charente jusqu'en février 2006 (bibliothèque départementale de prêt de la Charente, tél. 05 45 66 36 36).



Cette exposition de Xavier Mussat a lancé, en septembre, le programme d'expositions-rencontres de la maison des auteurs d'Angoulême. En plus des rendez-vous professionnels, des événements destinés au grand public sont organisés. La saison 2004 prévoit des événements qui, pour la plupart, permettront de découvrir les travaux des artistes résidents. Olivier Bramanti-Yvan Alagbé, Jimmy Beaulieu (en partenariat avec le CNBDI) en octobre, Philippe Squarzoni en novembre, Gigacircus, collectif d'artistes multimédia, en mars... A. D.

A Angoulême, 2, rue Aristide-Briand
tél. 05 45 22 86 10

L'ART DE JEAN-CLAUDE FOREST

Les éditions de l'An 2 proposent *L'art de Jean-Claude Forest*, père de Barbarella, en 164 pages de textes et surtout d'images : planches inédites d'*Hypocrite*, images de *Barbarella*, dessinées et photographiées lors du tournage du film réalisé par Vadim, illustrations et travaux personnels inédits... L'auteur, Philippe Lefèvre-Vakana, s'applique à révéler toutes les facettes d'un créateur qui fut aussi cinéaste, romancier, photographe et décorateur.

LES AVENTURES DE ZÉLIE

Autrice complète, membre de l'atelier de bande dessinée Sanzot d'Angoulême, Cécile Chicault livre en cette rentrée *Le lac entre deux marais*, troisième volet des aventures de Zélie, petite apprentie-sorcière pour l'heure dépourvue de super-pouvoirs... Ed. Delcourt Jeunesse.

EGO COMME X

L'exposition retraçant les dix années de l'aventure éditoriale et angoumoisine d'Ego comme X est présentée à la maison des auteurs du 23 novembre au 4 décembre. Deux nouveaux titres paraissent en novembre : *Colombe et la horde* de Simon Hureau et *L'os du gigot*, une «photobiographie» de Grégory Jarry, un des fondateurs de Flblb (*L'Actualité* n° 64), ouvrage préfacé par Jean Teulé.

CRDP : Enseigner la BD

Le Centre régional de documentation pédagogique du Poitou-Charentes, pôle national de ressources bande dessinée, et le CDDP de la Charente proposent aux enseignants des ouvrages visant à favoriser l'approche structurée et valorisée, par les élèves, du récit graphique. Langage artistique qui selon Didier Quella-Guyot, directeur de la collection «La BD de case en classe» et rédacteur en chef du site L@BD, «mérite d'être un véritable objet d'étude et non un simple recours pour appréhender d'autres domaines».

Des publications permettent d'étudier le 9e art et ses ressorts narratifs (*Explorer la bande dessinée*), d'autres abordent une œuvre ou un thème (*Maupassant*, *BD et citoyenneté*). Ainsi Jérôme Pintoux invite le lecteur à *Décrire et raconter avec «Mélusine»*, de Clarke et Gilson (Dupuis). Gags, personnages, onomatopées sont inventoriés de manière à développer les capacités d'observation et de description. Le catalogue comporte des manuels d'apprentissage pratique (*La BD, l'art d'en faire*) et des livres consacrés à un auteur (Tito, Blutch, Mattotti, Rabaté, Cestac).

www.labd.cndp.fr

LE VOYAGE A ÉTÉ LONG

Certains viennent de loin dans des conditions très périlleuses, avec des souvenirs cauchemardesques. Ils sont Albanais, Algériens, Chinois, Congolais, Moldaves, Géorgiens, Turcs... Ces enfants tout juste arrivés en France sont obligatoirement scolarisés. Au collège Jean-Moulin de Poitiers, ils se retrouvent dans la classe de «français langue seconde». Christine Maury les a fait travailler en atelier avec Grégory Jarry et Thomas Dupuis (Flblb). Ces 38 adolescents de 18 nationalités ont écrit et dessiné tout en apprenant le français. Chacun raconte une histoire qui le rattache – ou qui l'arrache – à son pays d'origine.
***Le voyage a été long*, éd. Flblb, 88 p., 10 €.**

LE FEU ROUGE

A Poitiers, la galerie Le Feu rouge expose les dessins de Matt Broersma et Jimmy Beaulieu, du 20 octobre au 12 novembre, et ceux de José Parrondo, du 2 décembre (avec petit concert de l'auteur) au 30 janvier. www.lefeurouge.com

PASCALE GADON

Horizons géologiques

Art et science entretiennent des relations invisibles dans les œuvres les plus originales, comme celles de Pascale Gadon – quand l'un ne sert pas de faire-valoir ou de caution à l'autre et vice versa. Les grands tirages photographiques de Pascale Gadon frappent par leur étrangeté. Présence terrible, fascinante, irréelle, de ce qui est donné à voir. Certes, l'objet est agrandi environ dix fois mais il y a autre chose qui trouble : les détails si précis, l'absence d'ombre, la lumière crue également répartie. En fait, Pascale Gadon ne photographie pas avec un appareil traditionnel ou numérique, elle maîtrise à merveille le scanner. Peu importe de le savoir, seul compte le résultat, c'est-à-dire la force des images.

En outre, l'artiste s'intéresse aux méthodes des sciences de la nature (*L'Actualité* n° 54), en particulier aux collections de lichens. Invitée à exposer cet hiver à Thouars par le Service arts plastiques de la ville, elle a décidé de travailler avec le Centre d'interprétation géologique afin de constituer la collection «visuelle» des fossiles du Toarcien et des plantes qui poussent actuellement sur le site. Ainsi, elle présentera à la chapelle Jeanne d'Arc deux séries d'images montrant en vis-à-vis des organismes collectés sur le même site à environ 180 millions d'années d'écart.

Des naturalistes ont proposé des collaborations à Pascale Gadon. Cela semble logique même si, d'un point de vue administratif, il n'est pas toujours évident d'intégrer un travail artistique dans un programme de recherche scientifique. Moins attendue est la collaboration avec Noël Richard, enseignant-chercheur de l'Université de Poitiers au laboratoire Signal, image, communications (FRE CNRS 2731) spécialisé dans l'analyse et la synthèse d'images. «Lors de la Fête de la science 2002, souligne Pascale Gadon, la rencontre avec Noël Richard a révélé les terrains communs de nos différentes approches sur l'image, leur traitement et leur organisation les unes par rapport aux autres.» Depuis un an, son projet artistique est un axe de recherche du laboratoire. «Nous travaillons sur une systématique *ouverte* et *sensible*, en phase avec la phénoménologie de la perception. Le but n'est pas la détermination d'un spécimen mais l'inscription d'une mémoire, d'une reconnaissance, grâce au plaisir de l'observation insufflé par l'apparition d'un *autre*, de différences, de similitudes, par la diversité morphologique et structurelle de ce monde.»

Les recherches du laboratoire portent sur l'extraction de connaissances à partir de bases d'images ou de bases de données composites. Les chercheurs créent des algorithmes permettant l'indexation (le classement ordonné) des images par le contenu. Problématique qui rejoint celle de l'artiste. Elle leur a confié sa collection virtuelle de lichens comme matériau pour des développements informatiques. En effet, de par leurs caractéristiques de forme, de couleur, de rugosité, de texture, de structure, les lichens fournissent un champ d'investigations phénoménal. En retour, Pascale Gadon utilise les algorithmes du laboratoire. Dans une prochaine édition, nous expliquerons les pistes ouvertes par cette collaboration car ces recherches sur l'image peuvent trouver de multiples applications. ***J.-L. T.***

Exposition à Thouars, chapelle Jeanne d'Arc, du 16 novembre au 30 décembre.

Jimmy Beaulieu, auteur de bande dessinée québécois, en résidence à Angoulême, guette les bonheurs du quotidien

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Les microclimats *de Jimmy Beaulieu*

Bribes d'enfance, souffrances apprivoisées, sensualité d'un présent amoureux, vagabondage de la pensée... Jimmy Beaulieu, auteur de bande dessinée, est un guetteur de temps, brefs ou nonchalants, profonds et légers. Des moments tous dignes, à ses yeux, du regard appliqué que restitue son trait fluide. *«La quotidienneté est peut-être mon propos principal,* glisse-t-il. *Quand j'ai vu les films de Woody Allen, ou lu les albums de Dupuy et Berbérian, j'ai compris que mon existence était digne de fiction. Cela m'a fait aimer la vie.»*

Jimmy Beaulieu, Québécois de 30 ans domicilié à Montréal, est en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême pour quelques mois, le temps de saisir la ville et ses visages dans un journal imagé. Et de poursuivre le travail autobiographique commencé en 1998, lors de son retour au dessin. Une pause musicale *«grégaire»* l'ayant, pendant dix ans, distrait de son expression première. Depuis toujours, le jeune homme originaire au Québec de l'Ile d'Orléans se sait aspiré par les images. Enfant, il scrute à l'envi les tableaux accrochés aux murs du salon familial. A quatre ans, il découvre une bande dessinée. *«La couverture était comme une peinture dans laquelle on pouvait entrer.»*

Il n'aura, dès lors, de cesse de savoir lire, vite, très vite, pour comprendre et apprendre. La lecture de bande dessinée – plutôt absente de la culture québécoise – engloutit ses timidités enfantines et ses craintes adolescentes : des super-héros américains à Mattotti, Dupuy et Berbérian, Spiegelman, Sempé... Il passera à l'acte de création, naturellement et sans détour par une école d'art. En usant, indifféremment, de la plume, du pinceau ou du stylo à bille. Tout cela, sa croyance en la beauté – offerte – des choses simples, ses blessures d'enfant-adulte, ses réflexions politiques, Jimmy Beaulieu le raconte dans *Le Moral des Troupes*, à paraître en France en 2005. Il parle encore de ses origines populaires et, avec force expressions québécoises, d'un Québec défolklorisé. De ce côté-ci de l'Atlantique, le Québécois a pour voisins-résidents Fabrice Neaud et Xavier Mussat. *«Leurs questionnements m'ont aidé»*, reconnaît Jimmy Beaulieu qui célèbre l'honnêteté induite par le récit autobiographique. Son prochain livre, *Discomobile*, chez Ego comme X, évoquera sa période musicale... *«Pour ce qui concerne la création,* précise-t-il, *il n'y a pas de différence entre la musique et la bande dessinée, entre écrire une chanson ou une histoire, ce sont toujours des microclimats, de musique ou de bande dessinée.»* ■

Page de droite : extrait de *Projet domiciliaire*, journal d'une résidence en Charente.

Catalogue de Jimmy Beaulieu sur www.pastis.org/mg. Expositions-rencontres à Angoulême, le 19 octobre au CNBDI et, à Poitiers, le 20 à la librairie le Feu rouge. Du 25 au 29 octobre, il anime au CNBDI un stage de création BD sur l'autobiographie.

Projet domiciliaire

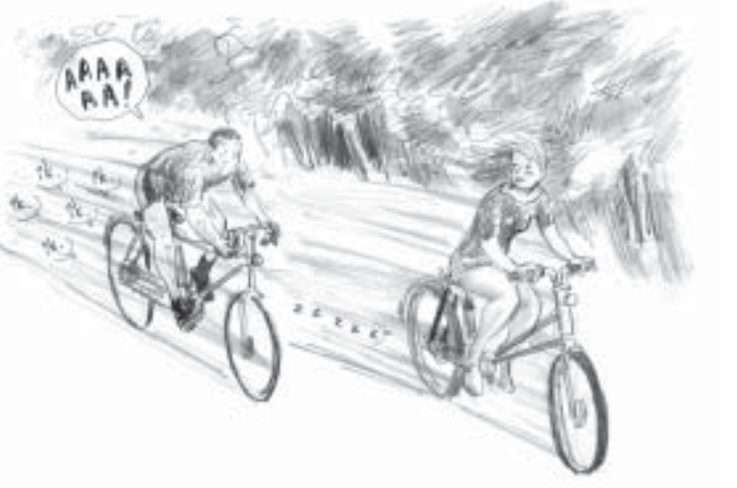
11 juillet 2004

- parfum d'apocalypse

Le bruit le plus fort qu'on peut entendre à Angoulême, un dimanche après-midi de juillet, c'est le vent dans nos oreilles.

En tous cas, c'est assez étonnant pour un Montréalais. La rue principale est littéralement déserte! Même sur le chemin qui m'a mené jusqu'ici, il n'y avait pas âme qui vive. Je me suis demandé si une bombe chimique n'avait pas explosé pendant la nuit. Une bombe qui ne tue que les français puisqu'il n'y aurait eu que deux survivants: Mélissa et moi.

L'âme d'Angoulême me rappelle beaucoup celle de Québec. Les deux villes comptent à peu près le même nombre d'habitants, parmi lesquels on trouve énormément d'artistes. Robert Lepage dit que Québec est une ville de création et Montréal une ville de diffusion. Je suis d'accord, et ça s'applique aussi à Angoulême, je trouve. Il y a un climat, un tempo qui incite à noter les choses, à bricoler, assembler, raconter... Et si on a pas envie un beau matin, on peut aller marcher dehors, traîner dans les cafés... On rencontre assurément du monde qu'on connaît, avec qui on finit par aller souper (ici, on dit dîner). Puiiis, la p'tite grappe de copains agglomérés va dériver vers les derniers bars encore ouverts, ou alors ça va finir chez celui de la bande qui a une bouteille de muscadet au frais à la maison... et tout ça va s'étirer jusqu'à trèèèès tard... C'est un mode de vie qui me convient parfaitement. À Montréal, quand on croise une connaissance, on fait juste se dire à quel point on est dans l'jus (qu'on est occuppés).



Jean-Jacques Salomon
L'impérialisme du progrès

Par **Jean-Jacques Salomon** Photos **Franck Gérard** et **Mytilus**

Est-ce être irrévérencieux ? Il y a de l'ironie et même de la dérision – et pourquoi pas, autant le dire, de l'hypocrisie – dans la notion de développement durable. C'est bien pourquoi elle semble si allégrement convenir aujourd'hui à tous les esprits, de droite comme de gauche, même à ceux qui s'en réclament comme d'un vœu pieux pour en faire leur commerce et leurs profits. Il suffit, en effet, de voir ce que la formule dénonce – l'idée d'un développement *non* durable – pour en percevoir toutes les contradictions. *Durable*, traduction (ou interprétation) européenne de la notion première, anglo-saxonne, de *soutenable*, comporte au moins deux sens : qui se maintient (ce qui dure ne change pas) et qui continue ou perdure (pas d'arrêt, c'est voué à se prolonger indéfiniment). Or, qu'est-ce qui n'est pas durable (ou soutenable) ? C'est bien le développement tel que nous l'avons pratiqué jusqu'à maintenant et continuons de le pratiquer en croyant (ou en faisant comme si nous «y» croyions) que les choses peuvent continuer en l'état *malgré* tous les signaux qui s'accumulent tendant à confirmer que, précisément, cela ne peut pas se maintenir et/ou que le processus peut s'interrompre et même s'achever.

Je ne sais pas si l'on peut renoncer, comme le recommande mon ami Edgar Morin, au mot *développement* qui en est venu, effectivement, à incarner le modèle de croissance économique dont les pays occidentaux, depuis la révolution scientifique du XVII^e^ siècle et à plus forte raison depuis la révolution industrielle du XIX^e^ siècle, ont été les pionniers[1]. La notion de développement a une source biologique (évolution caractérisée par une croissance, extension, augmentation) au sens où l'embryon débouche sur l'animal ou l'homme comme la chrysalide sur le papillon ou le têtard sur la grenouille, et cette source a elle-même irrigué les interprétations et dérivations historiques de l'évolution humaine (techniques, économiques, philosophiques) jusqu'à devenir (passer pour) la clé de l'évolution des cultures et des civilisations : la marche irrépressible vers le mieux.

Il s'agit toujours d'un trajet et même d'une trajectoire qui mène (doit mener) d'un état de moins à un état de plus : la notion de développement est à ce point rattachée à toute l'histoire de l'Occident (celle de l'Europe, pour commencer) et à nos racines judéo-chrétiennes qu'il est difficile, en fait impossible, de la dissocier de la notion de progrès. La notion de développement apparaît plus neutre que celle de progrès, elle est tout autant messianique au sens où l'on sort des limbes vers la civilisation, ou du péché vers le salut (version religieuse), ou encore (version laïque) où l'on tourne le dos aux primitifs et aux sauvages pour accéder aux sociétés où règnent le droit, la raison, les vertus de la démocratie, etc. Bientôt nous aurons à Paris un «Musée des arts premiers», version moins condescendante des arts naguère conçus comme primitifs par les puissances coloniales, et qui signale bien un point de départ inaugural avant d'autres étapes, non pas seulement chronologiquement, mais surtout hiérarchiquement différentes. Mais différentes par quoi ? Entre ce musée et celui du Louvre, ou pour être plus concret, entre la Vénus de Brassempouy, l'art pariétal ou l'art nègre et Giotto, Goya, Picasso ou Giacometti, la trajectoire – l'évolution – se traduit-elle en termes de «progrès» ? Les arts premiers, pour parler comme André Malraux, n'appartiennent pas moins au Musée imaginaire de l'humanité que ceux qui leur ont succédé, et l'on hésitera à professer qu'ils sont «moins accomplis» parce qu'ils ont historiquement précédé.

C'est pourtant ainsi que la notion de progrès a pollué la notion du développement : l'impérialisme de la notion a imposé sa marque grâce, d'une part, à l'accroissement des connaissances (l'homme qui, suivant Pascal, grimpe sur les épaules de ses prédécesseurs pour voir mieux et plus loin) et, d'autre part, grâce aux acquis constamment renouvelés du processus industriel (la machine qui, suivant Marx, produit à son tour des machines, de sorte que «la routine scientifique détermine un développement qui n'a plus d'autres limites que celles des matières premières et des débouchés»). Et elle l'a polluée, science aidant, en particu-

Franck Gérard

Collection : Argile. **Origine : cimetière de La Forêt-sur-Sèvres, Deux-Sèvres. Nantes, 17 février 2004.**

lier celle des statistiques, en la présentant comme une réalité mesurable et mesurée : le développement, voyage qui mène de la «tradition» à la «modernité», du «primaire» à toutes les étapes ultérieures dont la nôtre – comme si elles ne pouvaient être qu'ascendantes – se ramène en fait à la mesure de la croissance du PIB, le produit intérieur brut, par quoi les organisations internationales et les instituts nationaux, magistères évaluateurs de la comparaison des *trajets* économiques des pays les uns par rapport aux autres (OCDE, Banque mondiale, Nations unies, comptabilités nationales, etc.), quantifient la manière dont les uns «progressent» et les autres stagnent ou même régressent.

De ce point de vue, Edgar Morin a tout à fait raison de dénoncer la logique économico-technique qui imprègne de part en part la notion de développement. On le voit bien dans la distinction entre pays développés et pays sous-développés : comme chacun sait, cette formule a eu si mauvaise presse qu'on parle plutôt aujourd'hui de pays en voie de développement, ce qui montre bien que, dans le trajet qui mène «au niveau» où nous en sommes arrivés, nous autres les pays industrialisés et donc développés, ils sont, eux, engagés sur un chemin ou une pente qui n'est qu'un ou deux premiers pas vers «le développement». Formule d'autant plus hypocrite que la catégorie artificielle des pays «en voie de…» comprend des pays dont le niveau de développement peut être aussi différent que sont, par exemple, le Pérou et le Sri Lanka ou la Mauritanie et le Paraguay (parmi lesquels on a fini par introduire des catégories nouvelles, les pays les moins bien dotés, sans parler des pays de l'Est, hier industrialisés, que la fin du régime communiste a transformés en «nouveaux» pays en développement). Reste aussi la catégorie des «pays émergents», qui approchent vaillamment du sommet du haut duquel nous commençons à craindre leur concurrence et l'hospitalité qu'ils offrent à nos entreprises en voie de délocalisation…

La moindre leçon des ethnologues-anthropologues est tout de même de nous avoir appris (après Montaigne, Montesquieu ou Rousseau) que «le premier» n'est pas… primitif, que tout ce à quoi il se rattache ou dont il se réclame n'est pas inférieur par cela seul qu'il est «autre». Les sociétés qui ont précédé les nôtres ou qui passent aujourd'hui pour «primitives» n'étaient pas et ne sont pas sans «savoir», c'est-à-dire sans prise efficace, si relative qu'elle soit à nos yeux, sur leur environnement et leur devenir. N'ont-elles pas, dans le contexte historique et culturel qui était ou qui est encore le leur, cherché à leur échelle à maîtriser leur destin tout autant que nos sociétés post-modernes ? Comme l'a écrit il y a longtemps Claude Lévi-Strauss dans la publication fameuse de l'Unesco, *Race et histoire*, les sociétés dites primitives avaient aussi leur Pasteur et leur Bernard Palissy, et il n'est pas oiseux de mettre en perspective, donc de

relativiser, tous les gains qu'au cours des âges les progrès de notre savoir ont permis aux sociétés dites avancées de remporter. Les problèmes d'encombrement et de pollution que les villes ont connus du temps de la circulation à cheval (voir les *Embarras de Paris* de Boileau) n'étaient pas à l'échelle de ceux que soulèvent aujourd'hui les méga- et giga-cités, dont les systèmes de gestion, de chauffage ou de climatisation, à plus forte raison de transports, contribuent au réchauffement de la planète – sans parler du fait que l'urbanisation galopante est source de violences et de menaces d'explosions civiles : c'est dans le contexte urbain que la fabrique sociale est aujourd'hui, à plus forte raison demain, la plus vulnérable en raison même de l'asymétrie croissante entre «privilégiés» et «exclus».

Mais aujourd'hui l'enjeu véritable n'est pas tant de «dépasser» le développement que de prendre acte – et d'urgence – de tout ce qui le rend précisément *ni* durable *ni* soutenable sous peine de catastrophe collective. Et cette prise de conscience, cette *résolution*, commence bien entendu par une réflexion critique sur l'impérialisme de la notion de progrès en termes vulgairement économiques, en particulier sur les limites des comparaisons que fonde la mesure du PIB[2]. Ce ne sont là que des indicateurs : ils marquent assurément les additions (ou les soustractions) dont témoigne la balance des échanges, mais ils ne rendent d'aucune manière compte de ce qui peut témoigner de la qualité de la vie (ou de l'absence de cette qualité), à tout le moins des héritages et des spécificités culturels qui n'ont plus rien à voir avec le calcul statistique – au sens où tout ce que l'on peut dire de l'aménité de l'existence, pour parler comme Husserl (ou Baudelaire), est tout simplement hors circuit mathématique.

Plus grave et plus actuel encore, derrière cet impérialisme de la notion de progrès, il y a précisément toutes les dérives et menaces caractéristiques du processus d'industrialisation : méga-urbanisation, aliénations et exclusions sociales, inégalités et asymétries entre sociétés ou nations, qu'exacerbent désormais les menaces pesant sur l'environnement. Il y a plus d'un quart de siècle les économistes s'interrogeaient sur les moyens de mettre au point des «indicateurs sociaux» capables de rendre compte de ce qui, au-delà ou en deçà des mesures disponibles en termes de PIB, permettraient de mieux évaluer et comparer d'un pays à l'autre ce qui définit l'art (ou le désordre) de vivre et survivre en société. Aujourd'hui, comme un rappel à l'ordre des réalités naturelles et non plus seulement sociales, les limites du progrès s'incarnent dans les mesures et les analyses scientifiques qui confirment de jour en jour la réalité de l'effet de serre, du réchauffement du climat, des perturbations environnementales liées au processus d'industrialisation.

Les gaz à effet de serre, dioxyde de carbone, méthane, etc., ont certes des sources naturelles, mais l'emballement planétaire du processus d'industrialisation entraîne un réchauffement général dont les effets promettent d'être redoutables dès ce siècle. A supposer que les grands pays en développement que sont la Chine, l'Inde ou le Brésil s'industrialisent au même rythme et à la même échelle que les pays actuellement les plus industrialisés, avec des parcs automobiles, des centrales et des usines rivalisant en nombre avec les nôtres – et le scénario chinois est de plus en plus probable dans le quart de siècle à venir –, il est évident que le développement ne sera ni soutenable ni durable, entraînant du même coup non seulement des distorsions sans commun rapport avec les asymétries et inégalités actuelles, mais encore des transformations radicales menaçant la survie même d'une grande partie de l'humanité. On s'est battu naguère encore pour la conquête de territoires, on se battra demain pour l'accès à l'eau et à l'air. De plus, et c'est l'ironie même ou la dérision du progrès, on peut déjà apprécier le réflexe contradictoire qui consiste – avec l'appui des gouvernements – à lutter contre cette menace par les moyens même qui doivent l'accélérer et l'amplifier : pour répondre à la canicule, les pays industrialisés et déjà nombre de pays en développement climatisent à outrance, de sorte qu'ils aggravent le problème en croyant y échapper.

Les signaux de l'effet de serre émergent à peine des données fournies par les réseaux et systèmes d'observation météorologique, et le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (créé et patronné par l'ONU) comprend plus de 2 000 spécialistes dont les alertes sont très loin de convaincre et de mobiliser les esprits, à plus forte raison les autorités publiques. Où voit-on ce constat scientifique réellement pris en compte par les gouvernements ? Qui prend encore au sérieux de par le monde les accords de Kyoto auxquels les Etats-Unis, plus gros consommateurs d'énergie au monde, ont tourné le dos les premiers ? Rapports, livres, conférences et même plus récemment un film catastrophe, *Le jour d'après*, ont fait abondamment le point sur le sujet : «La maison brûle et nous regardons ailleurs», a déclaré le président Chirac à Johannesburg, ce qui ne l'empêche pas de regarder ailleurs, même si le regard de George W. Bush est encore plus étranger à l'idée de s'attaquer aux défis du réchauffement de la planète.

Myrilus

JEAN-JACQUES SALOMON

est professeur honoraire du Conservatoire national des arts et métiers, conseiller scientifique de Futuribles. Il a fondé et dirigé de 1963 à 1983 la Division des politiques de la science et de la technologie à l'OCDE. En 2002, invité à Poitiers par l'Espace Mendès France, il a donné une conférence sur «le scientifique et le guerrier» (titre de son livre paru chez Belin en 2001). Des entretiens ont été publiés dans *L'Actualité* : «Le rationnel et le raisonnable» (n° 36, avril 1997), «Redécouvrir la prudence» (dossier sur le principe de précaution, n° 49, avril 2000), «Ambivalence de la science» (n° 54, octobre 2001).

Or, «mal de Terre» ou «Terre asphyxiée», la montée des périls ne peut que renforcer du point de vue de ses effets l'accumulation des asymétries entre pays industrialisés et pays en développement. Deux sources évidentes se conjuguent pour confirmer cette tendance : la croissance démographique et l'évolution économico-technique. Tous les scénarios reviennent à montrer que, faute d'une démarche de l'humanité tout entière agissant globalement, on s'achemine vers le désastre. Et l'industrialisation croissante – apparemment inéluctable – des plus grands pays en développement ne peut que contribuer à rendre plus difficiles les solutions envisageables pour la maîtrise d'un «développement durable». D'autant plus que, dans le moyen terme, quel que soit le coût *économique* du changement de climat pour les pays industrialisés, il n'égalera pas le coût *humain* que les pays en développement auront à payer. Et dans le long terme… relisons Keynes.

« Quel que soit le coût *économique* du changement de climat pour les pays industrialisés, il n'égalera pas le coût *humain* que les pays en développement auront à payer »

Je me contenterai de citer ici ce que mon collègue le professeur André Lebeau – physicien, ancien directeur général de Météo France et président du CNES – a écrit sur la capacité de réaction de l'humanité à ce problème dont la nature, l'échelle et les répercussions possibles sont absolument sans précédent : «Nous n'avons ni expérience ni traditions sociopolitiques qui puissent nous aider à gérer nos relations avec un objet cosmique – la planète Terre – qu'on ne saurait ni menacer ni entraîner dans des compromis, avec lequel on ne peut ni biaiser ni négocier. La plupart des institutions et des traités internationaux ont été conçus soit pour traiter, par d'autres moyens que la guerre, des conflits qui agitent l'humanité, soit pour prévenir ou combattre les effets de catastrophes locales, non pour dialoguer avec le Sphinx planétaire . […] La même tentation qui pousse tel ou tel Etat à tricher avec les règles de l'Union européenne exerce ses effets néfastes sur la recherche de solutions : l'écartèlement inévitable entre ce que requiert la préservation des intérêts planétaires et ce qu'on appelle la défense des intérêts particuliers du groupe ou de la nation.»[3]
Peut-être tout simplement, de même que nous oublions l'échelle de temps propre aux changements climatiques dont la Terre a témoigné, omettons-nous de voir que dans tout processus de développement il y un début et une fin. De l'embryon à l'âge adulte, le terme véritable du vivant c'est aussi, comme dirait Bichat, la mort. Et il est significatif que l'essor de l'industrialisation ait coïncidé avec la formulation des lois de la thermodynamique, donc avec le timide début de la prise de conscience des limites que l'entropie assigne à tout développement. L'histoire de l'humanité est après tout très récente par rapport à celle de la Terre, à plus forte raison de l'univers, pourquoi faudrait-il qu'elle soit éternelle ? La Terre en tant que planète peut certes survivre à bien des cataclysmes, mais pour les civilisations la partie n'a jamais été jouée à l'avance ni surtout au terme gagnée. Paul Valéry pensait que les civilisations sont mortelles par l'épuisement de leurs ressorts, les signaux qui nous viennent de l'espace engagent à penser que ce serait plutôt par la surabondance de leurs produits : épuisement des ressources fossiles, réduction de la biodiversité, accroissement de la consommation d'énergie et pression démographique, cette conjonction ne peut conduire qu'à des scénarios de rupture dont nous n'avons pas l'idée, mais dont nous refusons de tirer séance tenante les conséquences.
Comme dit la chanson de Prévert, «si tu crois, fillette, qu'ça va durer…» A moins d'un sursaut politique à l'échelle planétaire et/ou d'un miracle provenant de découvertes et d'innovations scientifiques capables de changer radicalement la donne des conditions de notre développement, pas de doute : nous nous gourons ! Mais peut-être faut-il une fois de plus se retourner vers l'ethnologue pour comprendre ce qu'est le véritable enjeu de ce processus qui n'est assurément ni durable ni soutenable, alors que les égoïsmes nationaux, les intérêts immédiats des uns et des autres, les pressions des lobbies industriels et les rivalités entre nations empêchent toute mobilisation planétaire pour en relever les défis. Relisons *Tristes tropiques* pour concevoir que le coût final du développement – du progrès – peut être bien plus élevé que la somme de ses bienfaits. Je cite Claude Lévi-Strauss dans les (presque) dernières pages du livre : «Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être celui de permettre à l'humanité d'y jouer un rôle.» ■

1. Voir E. Morin, «Dépasser la notion de développement», *L'Actualité Poitou-Charentes*, n° 63, janvier-février-mars 2004, pp. 28-31
2. Sur ce point, voir mes analyses, en particulier le dernier chapitre et la conclusion de *Survivre à la science : Une certaine idée du futur*, Albin Michel, 1999
3. A. Lebeau, «Et si George Bush avait tout faux ? Le changement climatique, un défi planétaire», *Futuribles*, n° 286, mai 2003

JOURNÉES D'ÉTUDES SUR LE DÉVELOPPEMENT DURABLE

L'Espace Mendès France organise cette saison de nouvelles journées d'études sur les effets du développement durable, en collaboration avec de nombreux partenaires. «Agriculture et consommation durables» le 14 octobre, «Les entreprises : acteurs du développement durable» le 7 décembre, «Territoires et gouvernance» le 22 février 2005, «L'éducation en vue d'un développement durable» le 26 avril.
Contact : Anne Bonnefoy, responsable du pôle d'histoire des sciences de l'EMF, tél. 05 49 50 33 08
anne.bonnefoy@pictascience.org

Aux Salles-Lavauguyon, à la limite de la Haute-Vienne et de la Charente, l'église Saint-Eutrope révèle les rêves de grandeur d'une petite communauté de chanoines du XII^e siècle

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Marc Deneyer**

Des images cultes

Au début des années 1980, lors d'une visite de l'église Saint-Eutrope avec ses étudiants, Marie-Thérèse Camus, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Poitiers, remarque une multitude de points ocres sous les badigeons. *«Nous nous sommes demandé si ces points n'étaient pas la trace de peintures et nous l'avons signalé immédiatement.»* Quatre ans plus tard, une campagne de restauration révèle alors 250 m² de peintures murales du XII^e siècle réalisées selon la technique *a fresco*. *«Une technique rare dans le Sud-Ouest pour cette période»*, précise Cécile Voyer qui a étudié le monument sous toutes ses jointures pour écrire sa thèse. La fresque est aussi très coûteuse et réalisée ici, de surcroît, avec des pigments de qualité. Par exemple, le bleu utilisé dans les scènes de l'Annonciation et la Visitation, situées au revers de la façade, est visiblement fabriqué à base de lapis-lazuli. Les différentes techniques de narration des cycles peints sont parfaitement maîtrisées, inventives, tandis que le style rappelle à Eric Sparhubert, doctorant, celui des images produites dans la très puissante abbaye de Cluny. D'une manière générale, par la richesse du *décorum* de l'église, les chanoines de Saint-Eutrope essayent de rivaliser avec le chapitre de Saint-Junien dont ils dépendaient. Au XIII^e siècle, les chanoines ont même accumulé les fonds nécessaires pour creuser le coteau et y construire un ample chevet. Or, de tels investissements sont surprenants pour un prieuré n'accueillant, à cette époque, qu'une douzaine de chanoines et, qui plus est, se trouve très éloigné du siège épiscopal, donc des cercles immédiats du pouvoir ecclésiastique.

Comment expliquer ce contraste alors que le bâtiment est le seul document dont disposent les chercheurs ? *«L'église est à l'image de ce que la communauté souhaitait montrer d'elle, voire revendiquer.»* Il suffit de décoder le message transmis par l'architecture et le décor. *«Le chevet s'inscrit dans des cubes modulaires de 5 mètres sur 5 tracés dans un plan géométrique parfait et un accent particulier mis sur la qualité de la taille de la pierre. Comme chez les Cisterciens.»* Pour Cécile Voyer, ces choix témoignent d'une volonté de transmettre une image à la fois de puissance et d'austérité, exprimant la dualité de la vie régulière des chanoines. Ce parti existait vraisemblablement dans le contraste volontaire entre le mur nord de la nef réalisé en pierre de taille car exposé aux regards des fidèles et le côté sud donnant sur les bâtiments canoniaux où les moellons rappellent le dépouillement et la pauvreté volontaire liés à leur engagement.

Détail de la scène représentant saint Laurent présentant les Trésors de l'Eglise à Dèce sur le mur sud de la nef (première travée).

Quatre registres peints se superposent au revers de la façade. Au premier registre (supérieur) : la Visitation, trop lacunaire, et l'Annonciation ; à droite de la baie, la création d'Adam et Eve. Au second : la Nativité, l'Annonce aux bergers et l'Adoration des mages (de droite à gauche). Au troisième : la Grande Prostituée de Babylone sur un trône au milieu de l'Enfer, le Cornu Noir derrière elle, et des damnés torturés ; à gauche, des laïcs font une offrande à un homme. Au quatrième : saint Etienne, sa lapidation, son martyre en odeur de sainteté et son inhumation.

Sur le mur oriental de la nef, Boson, l'un des prieurs des Salles-Lavauguyon, tient un livre ouvert pour inviter *ses frères* à prier pour son âme.

Mais pourquoi rivalisent-ils en splendeur avec le chapitre de Saint-Junien dont ils dépendent ? *«Nous savons qu'au* XII^e^ *siècle les chanoines de Saint-Eutrope, grâce à leur dynamisme, accumulent autant de richesses que Saint-Junien, en biens fonciers et revenus issus de l'absorption d'une quinzaine d'églises.»* Cet argent vient peut-être conforter des velléités déjà existantes d'indépendance : en effet, Les Salles est la seule filiale régulière du chapitre de Saint-Junien, abritant des chanoines séculiers. Cet isolement dans le réseau des filiales de la maison-mère a pu contribuer à leur désir d'émancipation. *«Le message transmis par l'église est très politique : nous sommes puissants, ce qui légitime notre indépendance.»*

Par l'ampleur de leurs travaux, les chanoines revendiquent un rapprochement avec l'évêque de Limoges. Cela se confirme encore par le choix de placer le cycle de saint Etienne, saint patron du diocèse de Limoges, au revers de la façade de l'église. *«Le choix des saints n'est pas un hasard. Il reflète l'identité de l'église par un savant mélange de saints universels et de saints du terroir.»* Les images d'Etienne sont encadrées par des scènes de la vie de saint Laurent et la vie de sainte Valérie qui se poursuivent sur les murs de la nef. Vers le chevet, se déroulent les vies de sainte Agathe, saint Christophe – cycles monumentaux les plus anciens de ces deux saints conservés à ce jour – et celle d'une sainte non identifiée. Or, Valérie est la première martyre chrétienne d'Aquitaine. Laurent est un saint universel souvent associé à Etienne. Et si l'église s'appelle Saint-Eutrope et non Saint-Etienne, c'est qu'*«Eutrope est le saint patron du diocèse de Saintes dont les frontières étaient proches de l'église des Salles, située aux marges du diocèse de Limoges. Peut-être les chanoines se sont-ils dit que la protection d'Eutrope n'était pas superflue. Louer le saint local du diocèse voisin est une pratique courante pour s'assurer une protection supplémentaire. Néanmoins, en raison de leur situation géographique, les chanoines des Salles ont affirmé leur ancrage dans le diocèse de Limoges en rendant hommage à Etienne, saint patron de l'Eglise locale. Ils ont choisi pour cela un emplacement privilégié dans leur église. Eutrope, s'il a été représenté, passait au second plan.»* ■

CÉCILE VOYER

Les images monumentales des saints

Les prix de thèse de la région Poitou-Charentes récompensent chaque année la capacité des jeunes docteurs «à communiquer leurs travaux de manière attractive» devant un jury. Parmi les huit candidats présentés par l'école doctorale sciences humaines, économiques et sociales de l'Université de Poitiers, Cécile Voyer a obtenu le premier prix. Depuis la rentrée, elle enseigne l'histoire au lycée du Futuroscope.

Cécile Voyer a soutenu sa thèse, en octobre 2003 au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, sur *L'image hagiographique dans l'église* (dir. Eric Palazzo). Son travail s'attache à l'étude de la fonction des images monumentales des saints aux XI[e] et XII[e] siècles en France et s'appuie sur le caractère exemplaire du programme peint des Salles-Lavauguyon (87). Outre une fonction revendicative et politique, l'image du saint sert avant tout à fixer la mémoire des fidèles. Sans image, le culte peut disparaître. Et sans culte, pas de dons aux communautés religieuses, gardiennes de la mémoire du saint… La représentation matérialise, concrétise la foi, au point que certains fidèles confèrent à l'image les mêmes vertus et pouvoirs que le saint lui-même. Soumises aussi aux fluctuations idéologiques, les images de saints reflètent aussi l'évolution des mentalités et demeurent un riche terrain d'investigation pour les médiévistes.

Les collatéraux étroits sont voûtés de berceaux transversaux, donnant l'impression visuelle d'une succession de petites chapelles. C'est dans ces oratoires que sont peints les cycles des saints comme celui de cette martyre, vraisemblablement Catherine. Des passages cintrés permettent la communication d'une travée à l'autre ou de la dernière travée au chevet.

LAURÉATS DES PRIX DE THÈSE DE LA RÉGION POITOU-CHARENTES

Le Conseil régional Poitou-Charentes a décerné en 2004 cinq premiers prix (1 500 €) et dix seconds prix (750 €) aux jeunes docteurs présentés par les écoles doctorales de l'Université de Poitiers et celle de La Rochelle – prix remis le 15 octobre lors du forum participatif de la recherche.

***Poitiers* : Ingénierie chimique, biologique et géologique : Andossa Likius (Les grands ongulés du Mio-Pliocène du Tchad), Céline Héraud, Sébastien Laforge, Dimitri Prêt.**

Sciences humaines, économiques et sociales : Cécile Voyer, Karen Davranche.

Sciences juridiques : Hélène Boucard (L'agréation de la livraison dans la vente), Aude Soulard-Foucaud.

Sciences pour l'ingénieur et aéronautique : Matthieu George (L'endommagement des films minces sur substrats sous contrainte), Gintautas Abrasonis, Patrick Berterretche, Jean Bouyer, Luc Léger.

***La Rochelle* : Qualité de la vie et gestion durable : Loïc Leroy, Michel Lambert.**

LOÏC LEROY

Contre la corrosion

Loïc Leroy, premier prix de thèse 2004 de l'Université de La Rochelle, a fait ses études secondaires en Afrique, où son père, professeur de physique, était coopérant. En 1992, une fois son bac obtenu à Bangui, il entame des études de physique à l'Université de Brest et s'oriente vers la recherche après sa maîtrise. A Clermont-Ferrand, il s'intéresse à la physique nucléaire et rédige son DEA consacré à l'effet de l'irradiation sur la corrosion des crayons de combustible des centrales nucléaires, après un stage à Saclay. En 1999, Loïc Leroy obtient une bourse de thèse à La Rochelle et intègre le Lemma (laboratoire d'études des matériaux en milieu agressif) pour étudier l'influence des traitements d'irradiation sur la corrosion du nickel. «J'ai changé d'optique, explique-t-il. Auparavant, j'essayais de comprendre la corrosion après irradiation, alors qu'à La Rochelle je travaillais sur l'irradiation comme moyen de modifier les propriétés physiques.» Le but de ses travaux était de modifier la nature de la couche superficielle du nickel par des traitements mécaniques et des irradiations pour améliorer ses propriétés face à la corrosion marine. «Dans certains cas, la résistance à la corrosion du métal a été multipliée par dix sur une durée de deux mois. C'est significatif, mais nous sommes encore très en amont d'une éventuelle application industrielle.» Aujourd'hui, Loïc Leroy est attaché de recherche au GMCM (groupe matières condensées et matériaux), laboratoire de physique de l'Université de Rennes I, où il participe à des expériences de biophysique sur les protéines.

Jean Roquecave

Alberto Manguel

La bibliothèque, point fixe

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Marc Deneyer**

Ce sont les livres qui ont conduit Alberto Manguel en Poitou-Charentes. La scène primitive de cette histoire eut lieu au début des années 1960. L'adolescent vit à Buenos Aires, sa ville natale (1948). En lisant la première nouvelle de *Fictions* de Borgès, il voit surgir une mystérieuse boussole envoyée de Poitiers, sur laquelle sont gravées des lettres d'un alphabet inconnu. Selon Borgès, cet objet appartient à la civilisation de Tlön, un monde imaginaire créé par des savants. Ainsi, pour Alberto Manguel, Poitiers est dès lors un espace de fiction. Quarante ans plus tard, lorsqu'il découvre la ville, il écrit : «Pour moi, lecteur errant et amoureux, Poitiers, c'était le lieu où l'impossible devenait réalité.» («Poitiers, Tlön», *L'Actualité*, décembre 2002)

Sa première venue dans la région est décisive. D'abord attiré par la cité du livre de Montmorillon, il se rend sans tarder à Poitiers pour saluer la libraire de La belle aventure, recommandée par son éditeur. Enchanté par cette rencontre, Alberto Manguel lui confie qu'il cherche à s'installer en France, et pourquoi pas dans la Vienne… Ce qu'il en a vu lui plaît, le département n'est pas excentré et les prix sont abordables. Le voici aussitôt guidé par un agent immobilier qui lui fait visiter un presbytère, du côté de Châtellerault. Coup de foudre immédiat. C'est ainsi qu'en l'an 2000, l'écrivain nomade et polyglotte s'est installé dans un hameau du Poitou après avoir vécu un peu partout dans le monde, notamment en Angleterre, en Italie, en Alsace, à Tahiti, au Canada – dont il a pris la nationalité. Essayiste, romancier, traducteur de réputation internationale, Alberto Manguel se définit d'abord comme un lecteur. Il a reçu le prix Médicis essai en 1998 pour *Une histoire de la lecture* (Actes Sud). En 2003, le prix du livre en Poitou-Charentes lui a été décerné pour *Chez Borgès* (Actes Sud) et, cette année, il est l'invité d'honneur du 20e anniversaire de l'Office du livre en Poitou-Charentes et, du 15 au 23 octobre, du festival régional Littératures métisses.

L'Actualité. – Depuis votre installation dans le Poitou, vous avez enfin rassemblé tous vos livres. Que représente votre bibliothèque ?

Alberto Manguel. – Tout au long de ma vie, j'ai toujours voulu avoir des livres avec moi. Comme mes parents voyageaient beaucoup, les livres étaient l'équivalent d'un chez moi. Alors que tout changeait autour de moi, il restait les pages auxquelles je pouvais revenir, sachant ce qu'elles allaient contenir. J'ai toujours perçu la bibliothèque comme le point fixe de ma vie. Mais je n'ai jamais pu avoir tous mes livres avec moi. Les voyages ne le permettaient pas, les problèmes économiques non plus, car je ne pouvais vivre dans un endroit suffisamment grand. Par exemple, à Toronto, mes enfants disaient en se plaignant qu'il fallait entrer dans la maison avec une carte de bibliothèque. Les livres étaient partout, du porche d'entrée à la salle de bains. Pourtant, c'était encore trop petit pour loger tous mes livres.

Quand j'ai voulu m'installer en France, j'ai surtout cherché un lieu pour mes 30 000 livres. En visitant ce presbytère du Poitou, j'ai tout de suite vu en cette grange démolie l'espace qui allait devenir ma bibliothèque. Elle a été construite en 2001 pour contenir tous mes livres. Mais la bibliothèque est une créature qui grandit à l'infini. J'ai l'impression que les livres se reproduisent, la nuit, comme des lapins parce qu'il y a toujours, le matin, des livres que je n'avais pas vus la veille. Maintenant, je dois déplacer certaines collections dans la maison, la littérature policière, les livres de voyage, sur la musique, le cinéma.

Comment votre bibliothèque est-elle organisée ?

Après l'espace, le deuxième problème est celui de l'ordre. A la différence d'une bibliothèque publique où chaque usager doit pouvoir s'y retrouver, j'ai organisé ma bibliothèque dans un ordre qui me convenait.

Au début du XX^e^ siècle, à Hambourg, Aby Warburg a créé l'exemple idéal d'une bibliothèque privée, qu'il définissait comme le miroir de sa pensée. Les livres étaient associés entre eux sans autre souci d'ordre que de suivre sa ligne de raisonnement du moment, qui changeait le lendemain. Le philosophe Ernst Cassirer a quitté cette bibliothèque après quinze minutes en disant : «Si je reste, je deviens fou.» Vouloir s'orienter dans cette bibliothèque exigeait d'entrer dans la pensée de quelqu'un d'autre.

L'ordre de ma bibliothèque présente un ordre plus visible, quoique un peu arbitraire. Elle est divisée par langues, les langues dans lesquelles les livres ont été écrits. Ainsi, Racine traduit en espagnol reste dans la littérature française.

Tous les genres sont mélangés car je ne crois pas aux genres littéraires. Il me serait difficile, par exemple, de définir le dernier livre de Denis Montebello comme de la poésie, de l'essai ou de la fiction. Et comment placer Margaret Atwood qui écrit des romans, des nouvelles, de la poésie, des essais, du théâtre ? Dans chaque espace de langue, le classement par ordre alphabétique des auteurs est rigoureux, sauf pour les noms composés, comme Garcia Lorca et Garcia Marquez. Le premier est à la lettre L parce que je l'appelle simplement Lorca. Cependant, des livres échappent à ce classement et sont réunis par thèmes : la légende du Juif errant, la légende de Faust, le corps, le Moyen Age, les livres sur la Bible, l'histoire du livre et des bibliothèques, les livres d'art, l'histoire de la Renaissance, etc.

Les classements ne sont pas des catégories abstraites, ils se concrétisent dans l'espace. Je sais retrouver un livre parce que j'ai l'habitude de le voir sur une certaine étagère. C'est un classement à l'œil. La bibliothèque idéale aurait des étagères commençant à hauteur de ma taille et ne montant pas plus haut que ma main tendue. Se mettre à genoux ou grimper sur un escabeau pour prendre un livre, cela exige un effort, de sorte que je prête moins d'attention à ces livres-là. Ainsi, George Bernard Shaw, placé au niveau de mes yeux, compte plus pour moi que Doris Lessing qui est très haut sur une étagère, hors de ma vue.

Collectionnez-vous des éditions ?

Certaines éditions me plaisent beaucoup, par exemple une petite collection de poche publiée par Dent en Angleterre vers 1910-1920. Ces livres bon marché ont une couverture en cuir souple et des dorures très belles. Si je tombe sur un classique de cette collection, je l'achète.

Jusque dans les années 1970, la littérature française était imprimée sur du papier de si mauvaise qualité que je n'ai aucune envie de collectionner cela. Dans les brocantes, je suis attiré par les livres curieux, pouvant m'intéresser pour toutes sortes de raisons. Parfois pour la signature. Récemment, j'ai trouvé, pour 5 ou 6 euros, une édition de *Chéri* dédicacée par Colette à quelqu'un que je ne connais pas. La signature rapproche de l'écrivain que l'on aime.

Dans *Une histoire de la lecture*, votre définition de l'édition princeps est toute personnelle.

Pour un professeur d'université, il est nécessaire de se référer à la première édition d'un livre mais pour la plupart des lecteurs, l'édition vraie est celle que nous lisons pour la première fois. C'est, pour moi, l'édition princeps parce que la première rencontre avec le texte eut lieu grâce à cet exemplaire-là. Je possède une très belle édition de l'œuvre complète d'Edgar Allan Poe, auteur que j'ai lu pour la première fois dans une minable édition de poche, quand j'étais adolescent. Ayant une bonne mémoire textuelle, si je veux retrouver une citation, j'irai la chercher dans cette édition de poche.

Les savoir-faire des éditeurs sont-ils très différents d'un continent à l'autre ?

En voyant la couverture, on peut reconnaître un livre anglo-saxon, américain, espagnol ou français. Si les images criardes et

les couvertures rigides ont fait leur apparition en France, il n'en demeure pas moins que la couverture souple, la mise en page sobre, la typographie élégante restent caractéristiques de l'édition française. Ce raffinement, qui n'existe pas dans les pays anglo-saxons, est la marque de fabrique de mon éditeur, Actes Sud, et de nombreux petits éditeurs, comme Le temps qu'il fait. Ils se trompent aussi, peut-être sous la pression économique. Par exemple, Babel, la collection de poche d'Actes Sud, est illisible. Il me faut une loupe pour lire. Je préfère un livre pas trop grand, avec une belle marge, une typographie assez grande et bien noire. J'aime beaucoup le caractère Bodoni, qui offre une bonne lisibilité.

Comment interprétez-vous l'état de l'économie du livre ?

Le désastre pour l'édition et la littérature a commencé lorsque les marchands ont découvert que le livre était un objet à vendre. C'est un phénomène mondial. Un livre a été créé pour être lu tandis que des chaussures, des pizzas, des voitures ont été créées pour être vendues. Le livre n'est pas et ne sera jamais un objet commercial profitable. Par hasard, il arrive que des livres se vendent bien et génèrent un profit pour l'écrivain, l'éditeur, le libraire. Mais cela ne fait pas partie du commerce car les vrais éditeurs et libraires aiment les livres et se veulent des passeurs. Les grandes entreprises qui ont racheté des éditeurs exigent maintenant que ces passeurs de littérature et de lecture deviennent des marchands. Donc, avant de penser à éditer un livre il faut se demander s'il se vendra ou non. Peu importe de suivre un auteur ou de défendre une littérature.

A cela s'ajoutent les règles des chaînes de librairies qui sont calquées sur celles des supermarchés, par exemple la date limite de vente d'un livre. Non vendu en quinze jours, voire un mois, un livre est retourné puis bradé ou détruit. C'est absurde. Un livre a sa vie propre, imprévisible. On continue de lire l'*Odyssée*…

Par chance, il y a encore en France des gens qui aiment le livre. Les petits éditeurs, pour qui le livre n'est pas profitable, sont ceux qui sauveront la littérature. Si les éditions Actes Sud étaient vendues à une grande entreprise, comme le Seuil a été absorbé par La Martinière, j'irai chez un petit éditeur, quitte à gagner ma vie autrement. Je préfère être édité par quelqu'un qui sait lire.

Depuis quand date cette descente aux enfers ?

Cela a commencé avec la création des multinationales il y a une dizaine d'années, lorsque le grouper Bertelsmann s'est mis à acheter des maisons d'édition aux Etats-Unis.

Mais il y a une préhistoire. En novembre 1922, Virginia Woolf note dans son Journal que les éditions Heyneman veulent acheter la Hogarth Press – qu'elle a créée avec son mari – afin de prendre en charge la comptabilité et le financement tout en laissant le couple travailler – «avec notre sueur et notre sang». Nous allons refuser, dit-elle, parce que «s'ils gagnent nous perdons». Cette phrase devrait être inscrite sur les portes de toutes les maisons d'édition.

Le capitalisme nous mène à croire que tout peut être acheté et vendu. L'exemple de l'édition me touche directement mais cela vaut pour la santé, l'électricité, l'enseignement, etc. Nous vivons dans un système détraqué où l'idée de profit est au-dessus de toute autre considération, même de notre vie. De notre vie en tant qu'espèce. Nous avons construit une machine qui dévore tout sur son passage et régurgite du profit sans se demander ni quel est le coût ni au profit de qui.

Aux Etats-Unis, une enquête de la Fondation nationale des arts a démontré récemment que plus de la moitié des gens n'avaient pas ouvert un livre de littérature depuis un an et que ce phénomène s'accentue.

Cela ne m'étonne pas car les vrais éditeurs ont pratiquement disparu. D'autre part, les traductions sont très rares aux Etats-Unis. Or, une culture ne peut pas survivre dans les limites de sa propre langue – comme si, dans un village, on se mariait entre les mêmes familles. Et enfin, l'acte intellectuel a perdu du prestige. Penser, lire, s'adonner à la vie culturelle est de plus en plus perçu comme une excentricité ridicule.

Dans quels pays avez-vous perçu le prestige accordé à l'intellectuel ?

Dans des pays souffrants comme le Liban, la Turquie, la Colombie, j'ai constaté que le dialogue intellectuel est exactement équivalent de la vie. Ils pensent, ils lisent, ils discutent parce que, justement, cela leur permet de vivre. Malgré les déchirures sociales, religieuses, politiques, ils tiennent bon parce qu'ils croient que l'homme est un être rationnel, capable de réfléchir, de sentir les choses. C'est très touchant. Belle leçon. ■

***Journal d'un lecteur*, Actes Sud, 2004**

***Kipling*, Actes Sud, 2004**

***L'Amant singulièrement vétilleux*, publié au Brésil en 2005 (où il est question de Poitiers et d'Anatole Vasanpeine)**

***Pinocchio et Robinson*, L'Escampette (février 2005)**

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Marc Deneyer**

La diversité littéraire en danger

«*Paradoxalement, la production et la vente de livres n'ont jamais été aussi importantes, alors que la diffusion d'ouvrages de création non formatés par le marché n'a jamais été aussi difficile*», explique Sylviane Sambor, directrice de l'Office du livre en Poitou-Charentes.

Le problème central auquel se trouvent aujourd'hui confrontés tous les professionnels du livre soucieux de continuer à transmettre une vraie diversité littéraire et des livres singuliers, porteurs de sens et de création artistique, peut être résumé ainsi : ces livres ont besoin de deux choses essentielles pour atteindre des lecteurs : de temps et d'un accompagnement par des professionnels compétents dans les librairies. Or ces deux conditions sont de plus en plus difficiles à maintenir dans un marché fortement régi par la logique de la surproduction, des concentrations et de la rationalisation financière. «*En vingt ans, la production française de livres a doublé, en passant d'environ 25 000 nouveaux titres par an à plus de 45 000 en 2003. Et plus de 600 nouveaux romans alimentent la rentrée littéraire de l'automne*», rappelle Sylviane Sambor.

LE SYSTÈME DE L'OFFICE

Cette inflation éditoriale est principalement due au mode de commercialisation du livre : le système de l'office. Les libraires reçoivent en effet «d'office» les nouveautés produites par les éditeurs, les paient et disposent ensuite d'un an pour retourner les invendus qui leur sont alors crédités. Dans l'intervalle, éditeurs et distributeurs profitent de cette trésorerie, et ont donc tout intérêt à mettre de plus en plus de produits sur le marché. Ce processus de «cavalerie» entraîne deux conséquences extrêmement préjudiciables à l'édition de création : il raccourcit considérablement la durée de vie des livres dans les librairies (quelques semaines désormais, un nouveau livre chassant celui qui l'a précédé comme dans la chanson de Brel : *Au suivant*...) ; il inonde les librairies d'une quantité de «livres kleenex», conçus pour les besoins d'une offre de plus en plus standardisée.

CONCENTRATIONS ET RATIONALISATION FINANCIÈRE

La chaîne du livre est pratiquement le seul secteur de l'activité culturelle qui repose en grande partie sur *une économie privée*. Editeurs et libraires sont en effet des entrepreneurs très peu subventionnés par les pouvoirs publics. Depuis quelques années, l'économie du livre subit de plein fouet les transformations qui marquent de nombreux autres secteurs économiques : industrialisation, fusions et concentrations des structures de production et de commercialisation. En 1981, la loi sur le prix unique du livre – dite «loi Lang» – a constitué un précieux garde-fou pour maintenir un réseau

de librairies indépendantes susceptibles de continuer à offrir aux œuvres de création ce temps et cet accompagnement dont elles ont besoin pour exister. Pour comprendre son intérêt et le rôle très positif qu'elle a joué, il suffit de regarder les évolutions du marché du disque au cours des vingt dernières années. De concentrations en concentrations, accompagnées de leur corrélat, la rationalisation financière, tous les points de vente indépendants ont pratiquement disparu et s'est du même coup étiolée la diversité de la production ; ce secteur ne propose plus aujourd'hui qu'un nombre réduit de références de fonds et un formatage de plus en plus important des nouveautés.

Malgré la loi Lang, et sous la pression des effets de la surproduction et des concentrations, le nombre de libraires en mesure de *porter une offre* (c'est-à-dire de faire des choix, de conseiller et d'orienter des clients vers des productions non attendues, peu médiatisées et autres que les meilleures ventes recensées chaque semaine par le magazine *Livres-Hebdo*) a sensiblement diminué en Poitou-Charentes, comme partout ailleurs en France. Le danger est donc bien réel pour l'édition de création qui trouve de moins en moins de lieux pour entrer en relation avec les lecteurs qui pourraient s'y intéresser. C'est une forme de censure insidieuse qui fait progressivement disparaître du marché de nombreuses productions de grande qualité, parce qu'elles demandent du temps et un travail de médiation.

Ainsi aujourd'hui le problème de la commercialisation du livre constitue un véritable enjeu pour notre société : *ce n'est pas un problème quantitatif, mais qualitatif*. En volume, on n'a jamais autant vendu de papier imprimé, et le nombre de points de vente du livre n'a pas baissé. En Poitou-Charentes, au contraire, il n'a cessé de progresser depuis 1999 : + 31% entre 2001 et 2002. Quant aux chiffres d'affaires globaux de ces points de vente, ils progressent également : +16% entre 2001 et 2002. Mais ces chiffres[1] prennent en compte indifféremment la grande distribution, les grandes surfaces spécialisées (Fnac, Cultura), les maisons de la presse et les librairies indépendantes. Or ce sont dans cette dernière catégorie que se trouvent le plus souvent les professionnels capables de porter une offre diversifiée, différente de la production industrialisée. Défendre la librairie indépendante n'est donc nullement corporatiste : c'est défendre la préservation du pluralisme et de la diversité littéraire pour le plus grand nombre.

Dans ce contexte, le rôle majeur qu'ont à jouer les libraires est de soutenir la création, en maintenant des débouchés commerciaux à des livres non attendus. Comme le rappelait récemment dans un article Christine Drugmant-Portelli, libraire à Poitiers et membre du directoire du Syndicat de la librairie française, *«cela leur demandera, aujourd'hui plus que jamais, qualification et indépendance* [...]. *Cela suppose aussi, que le goût des lecteurs pour l'aventure des livres n'ait pas été entre-temps totalement émoussé par des livres clonés et vidés de tout intérêt.»* ■

1. Enquête sur la situation de la librairie en Poitou-Charentes réalisée en 2003 par l'Office du livre et la Drac Poitou-Charentes.

L'Office du livre fête ses vingt ans avec Littératures métisses

L'Office du livre est une structure régionale pour le livre qui reçoit le double soutien de la Région et de la Drac (ministère de la Culture) du Poitou-Charentes, et des appuis complémentaires de collectivités territoriales (villes, départements…) et de partenaires privés. Son rôle est d'apporter une aide aux professionnels du livre en Poitou-Charentes.

L'Office du livre organise deux festivals de littératures itinérants en région qui associent étroitement des librairies et des bibliothèques : Anguille sous roche en février, et Littératures métisses en octobre à l'occasion de Lire en fête.

Du 15 au 23 octobre, Littératures métisses constitue le temps fort du 20e anniversaire de l'Office du livre et propose de nombreuses rencontres dans plusieurs villes des quatre départements de la région avec une douzaine d'auteurs européens et américains : Jerome Charyn, Vasco Graça Moura, Theo Hakola, Xavier Hanotte, Douglas Kennedy, Terézia Mora, Baltasar Porcel, José Manuel Prieto, Madison Smartt Bell, Brina Svitt.

Alberto Manguel, invité d'honneur, marque l'attention particulière portée au développement de la lecture en Poitou-Charentes, un intérêt encore illustré par la présence de comédiens qui liront des textes : Marie-Christine Barrault le 15 octobre à Poitiers, Victor de Oliveira le 17 à Rochefort, René-Claude Girault le 19 à La Rochelle.

Le thème de la manifestation : *Europe-Amériques, éloge de la diversité*, souligne la volonté de l'Office du livre de participer à promouvoir auprès des plus larges publics des œuvres de qualité, peu médiatisées, et à travailler pour cela en étroite collaboration avec les «passeurs» que sont les libraires et les bibliothécaires.

Cet éloge de la diversité s'exprime également dans un ouvrage hors commerce réunissant des textes des onze écrivains associés aux rencontres littéraires : 6 500 exemplaires sont offerts aux publics, à titre de promotion. Littératures métisses constitue ainsi un bel exemple de soutien à la création contemporaine qui s'appuie prioritairement sur les réseaux des librairies et des bibliothèques.

Office du livre en Poitou-Charentes
05 49 88 33 60

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Marc Deneyer**

Le libraire *est un équilibriste*

Christine Drugmant-Portelli a créé à Poitiers la librairie La belle aventure, spécialisée jeunesse. Elle est aussi membre du directoire du Syndicat de la librairie française et présidente de l'Association des librairies spécialisées jeunesse.

L'Actualité. – Comment se traduit pour la librairie indépendante la concurrence de la grande distribution et des grandes surfaces spécialisées ?
Christine Drugmant-Portelli. – Un livre ne prend du sens qu'au milieu des autres, dans un fonds cohérent. Dans ce fonds, il existe trois types de stocks appelés A, B et C. Les livres du stock B, dont la rotation est juste suffisante, doivent être vendus 3,8 fois dans l'année par la librairie pour être rentabilisés. Le stock A est plus lent, le stock C plus rapide. Tout l'exercice est de financer le stock à rotation lente par la rotation rapide. De fait, le libraire est un commerçant particulier qui accepte d'engager une partie de son bénéfice dans un stock qui coûte de l'argent.
Ceux qui font le commerce des livres avec une seule logique financière ne conservent que les livres à rotation rapide. Certains ne gardent même que les ouvrages à rotation 10.
Dans les villes comme Poitiers où se sont installés successivement la Fnac et Cultura, nos équilibres financiers ont été réellement bouleversés. Il ne vient plus à l'idée des lecteurs de venir dans les librairies indépendantes pour acheter *Harry Potter*. Nous sommes privés de ces ventes et ce qu'on perd génère une diminution de la marge qui nous enlève la possibilité d'entretenir le stock à rotation lente et le nombre de références.

Outre la concurrence, nombre de libraires sont étouffés par les offices ?
Cet accord interprofessionnel, valable il y a vingt ans, permettait aux libraires d'obtenir des nouveautés à moindre risque. A présent, les offices sont prétextes, pour les éditeurs, à faire de la «cavalerie», c'est-à-dire faire travailler la trésorerie des libraires. Des nouveautés sont créées uniquement dans ce but. Aux libraires de faire le tri entre les ouvrages qui sont fabriqués pour leur contenu et ceux pour la finance, et de ne pas se faire embobiner par les arguments marketing des représentants. Les libraires de niveau II[1] sont le plus touchés. Ils n'ont aucun choix sur les offices et sont assassinés par les éditeurs qui les étouffent sous les exemplaires. De fait, ils peuvent difficilement acheter autre chose. Les librairies de niveau I peuvent bénéficier d'un service de diffusion de meilleure qualité. Lors des visites des représentants à La belle aventure, je décide de tous les livres qui entrent.

Quelles sont les solutions envisagées ?
Au niveau national, j'ai participé à la création il y a sept ans du Syndicat de la librairie française (SLF) qui est redevenu l'interlocuteur privilégié du ministère. La loi Lang ne s'appliquait pas dans le cadre des marchés avec les collectivités et ne s'applique toujours pas aux livres scolaires. De fait, les gros marchés revenaient essentiellement aux grossistes qui pouvaient se permettre des rabais. Le SLF a œuvré à une large négociation pour le plafonnement de ces remises à 9 % afin que les librairies puissent s'aligner. Nous sommes également en dialogue avec le ministère de la Culture sur la proposition (par Jean-Jacques Aillagon) d'un médiateur destiné à régler les litiges entre les producteurs et les distributeurs, notamment quand il apparaît que la loi Lang – dont on peut rappeler qu'elle a été une des premières lois de «développement durable» – est trahie, dans l'esprit, dans certaines pratiques commerciales. Le médiateur aura pouvoir d'arbitrer et de créer ainsi une jurisprudence.

1. Les entreprises de diffusion du livre ont adopté une segmentation en «niveaux» de clientèles. Classiquement, cette segmentation distingue, le 1er niveau de points de vente, qui regroupe les 700 à 1 300 clients les plus importants (librairies et grandes surfaces culturelles), bénéficie de visites plus fréquentes des représentants et des remises commerciales les plus élevées. Le 2e niveau (4 000 à 12 000 points de vente selon les diffuseurs), qui regroupe les petits points de vente de proximité, les supermarchés et les magasins populaires.

LA BELLE AVENTURE, POITIERS
Librairie spécialisée jeunesse créée en 1994.
3 emplois.
12 000 à 15 000 références, soit 14 000 à 20 000 volumes. 120 m² (librairie + local d'animations).
Meilleures ventes : différentes de celles publiées dans *Livres Hebdo*.

lycées qui lançaient des appels d'offres forcément remportés par des grossistes. Je connais des librairies qui ont fermé pour ce seul motif. D'autres régions ont opté pour l'aide versée directement aux familles comme en Poitou-Charentes avec le chèque livre. Cette aide est plus satisfaisante car les libraires restent les lieux d'achats et parfois de découverte des jeunes. Néanmoins les associations de parents d'élèves restent autorisées à percevoir ces chèques et à négocier auprès de grossistes ou de grands libraires. Les parents d'élèves, créant ainsi une économie parallèle sur la marge réalisée, ils deviennent les plus gros concurrents des libraires sur ce marché. C'est une aberration. ■

Mais le syndicat national ne suffit pas. Il doit être en relation avec les associations régionales. En juillet 2004, au terme de l'enquête réalisée par la Drac et l'Office du livre, les libraires de la région ont décidé de relancer leur association mais c'est difficile. Le tissu s'est appauvri et chacun est replié sur lui-même, fragilisé. Une association permettrait de se rencontrer pour échanger autour de nos problèmes et d'avoir une légitimité auprès des collectivités.
D'autre part, il y a des solutions individuelles dans cette «guerre de l'intelligence». Quand la Fnac est arrivée, j'ai ouvert un local derrière la librairie pour organiser des rencontres plus régulières et tisser un réseau. Il fallait rappeler que la librairie est non seulement un lieu de commerce mais aussi de vie culturelle.

N'est-ce pas difficile de lier commerce et culture ?
On ne peut pas opposer le commerce et la culture, il faut l'articuler. Un libraire intéressant est celui qui a compris la dialectique entre les deux. C'est une fierté pour un libraire de parvenir à vendre des livres qu'il a à cœur de défendre. C'est une passion. Nous sommes des défricheurs et des passeurs… d'avant-garde. Nous passons notre temps à porter des livres que personne n'attend encore et contribuons à ce que certains auteurs soient ensuite vendus en piles dans les réseaux de la grande distribution. Si nous pouvons être inquiets, nous restons convaincus d'être utiles : sans libraires indépendants, plus de risques possibles pour la création.

Que pensez-vous de la gratuité du livre scolaire ?
Le livre scolaire est souvent le premier livre qu'on achète dans une vie. C'est un enjeu de formation vital et c'est aussi un fonds important pour certains libraires. C'est aussi une occasion pour des jeunes de pousser la porte d'une librairie. Or, la gratuité du livre s'est instaurée il y a maintenant trois ou quatre ans dans les lycées de quelques régions. Un des choix dramatiques fut d'avoir accordé les subventions aux

LES CANAUX DE VENTE EN FRANCE EN 2002

VPC et clubs *(dont France Loisirs)* 22,5 % *dont ventes par Internet 2,2%*, grandes surfaces spécialisées *(dont FNAC)*: 20,3 %, librairies : 19,3 %, grandes surfaces non spécialisées *(dont hyper)*: 18,9 %, grands magasins : 1,1 %, maisons de la presse : 8,9 %, courtage : 0,3 %, soldeurs/occasion : 2,8 %, autres canaux *(comités d'entreprise, kiosques, gares, salons…)*: 5,8 %. *Source : TNS-Sofres pour OEL/CNL, achats de livres d'un panel de 10 000 personnes de 15 ans et + (hors livres scolaires et encyclopédies en fascicules).*

L'ASSOCIATION RÉGIONALE DES LIBRAIRES

Philippe Legrand, de la librairie Calligrammes à La Rochelle a repris en juin 2004 la présidence de l'association des libraires de Poitou-Charentes, en sommeil depuis une dizaine d'années. Il prévoit une réunion à la fin du mois d'octobre pour s'accorder sur la raison d'être de l'association «qui ne doit pas se transformer en bureau des pleurs». Notons que Calligrammes fête ses 20 ans. Pour l'occasion, la librairie organise, avec l'association Larochellivre, une rencontre avec Hernan Rivera Letelier (Brésil) et Bernardo Carvalho (Chili) au théâtre de la Ville en bois le 14 octobre à 18h30.

Dossier réalisé par **Anh-Gaëlle Truong**

JEAN-MICHEL RICHET

Réputation et exigences universitaires

Jean-Michel Richet, libraire depuis 31 ans, est directeur depuis 1998 de la librairie Gibert. Une enseigne qui s'est installée à Poitiers dans les années 1930.

Votre librairie est réputée pour son fonds universitaire, majoritairement à rotation lente…

Gibert est une librairie dont les clients souhaitent que l'ouvrage universitaire le plus pointu soit en rayon. En sciences humaines ou en littérature, l'immense majorité du stock n'est vendue qu'une ou deux fois par an, hormis les ventes prescrites par les enseignants. Dans ces secteurs, 5 % de la production représentent 95 % des ventes. En outre, plus un ouvrage est facile à vendre, plus la marge accordée par l'éditeur au libraire est importante (jusqu'à 40 %). De fait, si les gens préfèrent acheter *Titeuf* ou un prix Goncourt dans une grande surface plutôt que chez moi, je dispose de moins de trésorerie pour équilibrer, entre rotation lente et rotation rapide, un des fonds les plus importants de la région. Avec le livre de poche, c'est pareil. Proust et Balzac sont à la mode, du fait des prescriptions, mais on ne lit plus Sand ou Loti. Dans cette édition, ils en sont à environ 18 000 références mais il n'y en a pas plus de 3 000 disponibles. Cela donne une idée de ce qui passe à la trappe.

Il y a trois ans, un représentant de chez Fayard me disait que l'implantation d'une grande surface spécialisée dans une ville n'affaiblissait pas les librairies alentour et qu'au contraire elle dynamisait localement la vente du livre. Cela se vérifie dans les villes importantes, d'au moins 300 000 ou 400 000 habitants, mais pas à Poitiers. Nos ventes ont globalement stagné.

Marc Deneyer

Quelles relations entretenez-vous avec les grands éditeurs ?

Elles procèdent d'un vaste chantage. Ils ont compris que nous sommes dans la dernière ligne droite et en profitent pour tenter de maîtriser tout ce que nous mettons en rayon. Et, sous-entendu, «si vous résistez, nous baisserons vos remises». A l'échelle de Gibert, j'ai encore un pouvoir économique et je connais les représentants. En revanche, certains se comportent comme de véritables Attila chez les libraires les plus fragiles.

JOSEPH GIBERT, POITIERS

39 emplois dont 25 libraires, 7 disquaires et 4 papetiers. 80 000 références et 150 000 volumes. 750 m² pour la librairie. Activité : librairie (72 %), disques (20 %), papeterie (8 %). Meilleures ventes le 1er octobre : *L'Abcdaire des sciences humaines en médecine* (Ellipses Marketing), le *Code civil* (Dalloz), *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* de Gogol (Folio), *La dernière leçon* de Noëlle Châtelet (Seuil).

CIDELE

Point final

Le Temps qu'il fait, L'Escampette, Unes, William Blake, Jacques Brémond, Opales, Didier Devillez, Folle Avoine… «Nous présentions, exclusivement dans les salons du livre, les catalogues complets d'éditeurs de poésie et de littérature contemporaine qui n'avaient pas ou peu d'existence en librairie.» Le diffuseur Cidele, porté à Angoulême par Muriel Langlois et Patrick Soulard, a vécu huit ans et arrête aujourd'hui une activité sans équivalent en France. Une baisse des ventes pendant deux années consécutives a eu raison de leur engagement. Et bien que la crise semble aujourd'hui passée, les finances ne suivent plus. «Ces baisses ne sont pas dues à un désintérêt des lecteurs. Au contraire. Mais leur pouvoir d'achat a baissé et le premier poste de dépense supprimé fut l'achat de livres», analyse Muriel Langlois. Cidele se met donc en retrait avant d'imaginer d'autres projets, «histoire de voir quelle tournure prend la situation générale du livre». En attendant, Muriel Langlois aimerait voir des réactions collectives se mettre en place. «Imaginez un jour que 100 libraires décident de dire non aux offices. Je suis sûre qu'ils ne prendraient pas plus de risques.»

LE PRIX DU LIVRE DÉCOMPOSÉ

Selon le Centre national du livre, le prix de vente public d'un livre se décompose approximativement ainsi : fabrication : 15 % à 19 % ; auteur : 8 % à 12 % ; éditeur : 11 % à 20 % ; diffuseur : 6 % à 10 % ; distributeur : 11 % à 14 %, ; libraire : 25 % à 38 % ; TVA : 5,5 %.

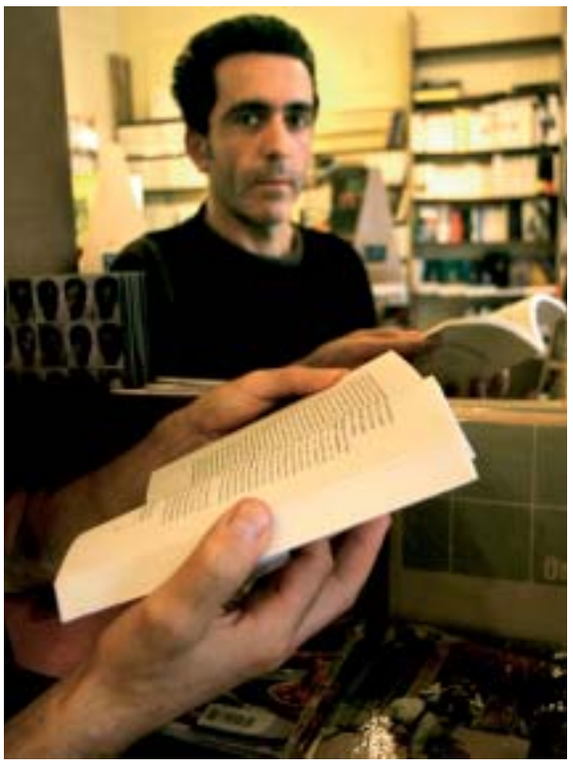
GRANDS LECTEURS

Leur nombre diminue (25 ouvrages lus et plus par an), passant de 19 % à 14 % des lecteurs, entre 1981 et 1997, tandis que celui des petits lecteurs (entre 1 et 9 livres par an) augmente (de 28 % en 1981 à 34 % en 1997), selon les enquêtes du ministère de la Culture.

STÉPHANE EMOND

Le pari des Saisons

Stéphane Emond a ouvert les portes des Saisons cet été rue Saint-Nicolas à La Rochelle. La librairie est petite, 42 m², et entièrement aménagée par son propriétaire dans une rue où flotte encore une atmosphère de quartier et d'habitués. «Je ne compte plus les gens qui viennent me dire combien j'ai du mérite d'ouvrir une nouvelle librairie.» S'il a conscience que le métier – qu'il connaît bien – est difficile et risqué, il ne fait pas pour autant des concessions sur la facilité. Son idée : proposer une librairie dont le fonds est différent en pariant sur le fait qu'il répond à une demande d'autres horizons. «Il n'y a pas un livre que je n'aurais pas choisi. Pas question d'offices. J'espère que l'avenir me donnera raison.» Les Saisons s'articulent autour de la littérature, des sciences humaines, des beaux-arts, de l'esthétique et du régionalisme. Plus quelques livres de cuisine, des policiers et les livres de poche qu'il affectionne tant. «Pour l'instant, j'ai gagné mon pari. J'avais décidé de me faire plaisir dès le début avec des éditeurs et des ouvrages que j'aime, auxquels je consacre du temps. Et je les vends.» Autre parti pris : la librairie ne se cantonne pas au commerce du livre : «Je veux faire en sorte que les idées y circulent et soient partagées.» De fait, Stéphane Emond organise une rencontre une fois par mois. A venir : le compositeur et spécialiste du rock François Ribac, le photographe Marc Deneyer et l'auteur du *Petit traité de la désinvolture*, Denis Grozdanovitch.



Abdelkrim Kallouche

LES SAISONS
Création : été 2004. 1 emploi. 42 m². Environ 6 000 références. Meilleures ventes : *La bête qui meurt* de Philippe Roth et *L'homme sans postérité* d'Adalbert Stifter.

MALÈNE MAZAUD

Une liberté restreinte

Claude Paiquet

«Les comptes sont équilibrés. Mais jusqu'à quand ?» A Ruffec, Malène Mazaud est propriétaire de Clair de Plume, librairie, presse et carterie. «La presse est un excellent produit d'appel. Sans cette activité, je ne pourrais pas faire tourner la librairie.» En milieu rural, elle ne craint pas la grande distribution mais, à l'avenir, que donnera la vente via Internet ? «Pour l'instant, les gens cherchent les références sur leur écran puis viennent commander à la librairie.» Quant aux jeunes, ils se tournent plus facilement vers la BD. Il va falloir s'adapter.

«Notre part de liberté, la part consacrée à la prise de risque pour défendre des livres peu couverts par la promotion, est minime», regrette-t-elle. Par manque de temps, et parce que sa trésorerie est en grande partie utilisée dans les offices. «D'autant que nous avons des obligations avec des groupes comme Hachette qui nous fournissent des présentoirs déjà garnis de leur sélection.» Pourtant la libraire utilise au maximum cette petite part de liberté. Notamment grâce au festival du premier roman, Biblion, qui se tient début octobre à Ruffec. Membre de l'association organisatrice, l'Arca, elle promeut le plus possible ces nouvelles plumes sélectionnées par un jury populaire de lecteurs. Une vitrine entière leur est consacrée dès août et le public, fidélisé, s'aventure dans ces pages inconnues avant même que le premier prix soit divulgué. Ainsi, nombre de Biblionphiles ont eu le plaisir de découvrir Philippe Besson ou Philippe Claudel bien avant leur succès public.

CLAIR DE PLUME, RUFFEC
Librairie rachetée en 1985. 4 emplois. 110 m². 16 000 volumes. Meilleures ventes : les mêmes que *Livres Hebdo*.

NICHES ÉDITORIALES DU POITOU-CHARENTES

Abdelkrim Kallouche

En Poitou-Charentes, une quarantaine de structures se disent d'édition, y compris les publications à compte d'auteur. «Le paiement de droits d'auteurs pourrait être un bon critère pour identifier les vrais éditeurs», souligne Olivier Barreau, directeur de Geste éditions. Ces éditeurs publient entre 1 et 70 nouveautés par an dans des domaines aussi variés que la littérature (Plein chant, L'Escampette, Le temps qu'il fait, Le Lérot...), la bande dessinée (Ego comme X, An 2, FIblb), le régionalisme, l'archéologie avec l'Association des publications chauvinoises ou les sciences avec Atlantique. Dans un paysage où 30 % des 3 500 éditeurs français identifiés par le Fichier exhaustif du livre représentent 96 % de la production, les éditeurs du Poitou-Charentes occupent des niches économiques. Ils ne sont cependant pas à l'abri des flux et reflux de l'édition industrielle, notamment ceux qui publient de la littérature.

CLAUDE ROUQUET

Pour l'amour des livres

Depuis quelques mois, Claude Rouquet a installé les éditions de l'Escampette à Chauvigny. Al Berto, François-René Daillie, Allain Glykos, Anne Perrier sont des auteurs emblématiques de la maison, qui publie aussi Catherine Terneaux, Jean-Paul Chabrier, et bientôt Alberto Manguel. Voici le témoignage de Claude Rouquet.

«Je porte un intérêt particulier aux littératures qui échappent aux classifications habituelles, aux littératures «de la marge» ; les écrits qui nous font prendre du champ, de la distance, d'où le nom de ma maison... Etre éditeur, c'est avant tout être lecteur. Lire et avoir le désir de faire lire, être le passeur entre un texte et ses lecteurs supposés, telle est la fonction de l'éditeur.

Publier un livre n'est pas techniquement difficile. La vraie difficulté commence dès qu'il s'agit d'atteindre les lecteurs. Aujourd'hui, avec la surproduction entraînée par la logique du profit, les seuls livres qui surnagent avec une chance de succès sont les livres médiatisés.

Je choisis de produire peu (entre 12 et 15 livres par an) pour mieux accompagner chaque livre et j'ai rompu avec la diffusion classique qui est devenue une diffusion industrielle ! Les structures de diffusion travaillent dans un but économique : produire le plus possible en espérant le maximum de profit. Cela se traduit par la présentation aux libraires d'une trop grande quantité de livres en un minimum de temps, d'où des mises en place mal adaptées et des retours disproportionnés. Il faut comprendre que nous publions des livres qui ont besoin de temps, d'attention, d'accompagnement et que les laisser noyés dans ces masses revient à les condamner à l'effacement.

C'est pour s'opposer à cette logique qu'avec un groupe de sept éditeurs, dont Le temps qu'il fait, nous avons créé une structure de diffusion alternative : Athélès. Ainsi, L'Escampette est présente dans les 150 librairies où elle doit l'être. Mes livres n'ont pas besoin d'être partout (comme ceux dont parle la télévision) mais ils doivent être là où des vrais libraires sont capables d'en parler, de les défendre et de les vendre... Quand un libraire décide de défendre un livre, il est capable d'en vendre beaucoup, même sans la presse et hors des modes. Ainsi, la librairie Calligrammes de Cahors, sur un coup de cœur pour *Le Divertissement* de François-René Daillie, en a vendu 120 exemplaires sur les 600 vendus dans toute la France.

Pour tous ces livres qui échappent aux règles du marché, à la mode, aux seuls objectifs du profit, il est nécessaire que les libraires et les éditeurs fassent cause commune : c'est tout simplement la création et la liberté de pensée qui sont en jeu...»

Marc Deneyer

EDITIONS DE L'ESCAMPETTE, CHAUVIGNY, VIENNE

Création en 1993. 160 titres au catalogue. Tirage moyen : 1 200 exemplaires. 10 000 pour *Végétal* d'Antoine Percheron. 1 emploi. Diffusion : Athélès en France, Belgique et Suisse. Distribution : Les Belles Lettres.

OLIVIER BARREAU

Le filon régionaliste

Marc Deneyer

Avec 70 nouveautés cette année, Geste est en tête des éditions du Poitou-Charentes. Avec d'autres enjeux que les éditeurs de littérature : ayant moins besoin d'accompagnement, les productions régionalistes sont moins soumises aux problèmes des libraires. Elles commencent cependant à subir l'étouffement de la surproduction. Voici les réflexions d'Olivier Barreau, directeur de Geste éditions.

«Nous nous intéressons à la culture régionale sous tous ses aspects, de l'architecture à la cuisine en passant par des publications en poitevin-saintongeais avec une profondeur de gamme nous permettant de publier aussi quelques ouvrages universitaires d'historiens.
Notre originalité a été de ne jamais dissocier l'idée de faire un livre et de le vendre. Nous diffusons nos livres et ceux d'autres éditeurs régionalistes, Le Croît vif, Bordessoules, Patrimoines et Médias. Nous sommes présents dans 9 départements du Poitou-Charentes et limitrophes, dans 1 200 points de vente – de la librairie à l'hypermarché –, sans aucun contrat d'office. Dans les grandes surfaces nos publications sont en présentoir et se vendent toutes seules comme dans certains points atypiques tels que les ex-Ruralies. Il suffit de quelques articles, d'un passage à la télévision régionale pour que ces livres trouvent leur public. Nous gérons aussi la distribution qui mobilise le reste de l'équipe, soit 6 personnes. Nous prenons en charge les opérations logistiques de mise sur le marché : stockage, traitement des commandes, facturation, traitement des retours, etc.
Notre chiffre d'affaires est en progression car notre production et celle des autres éditeurs diffusés augmente mais nous vivons une diminution constante des tirages. En effet, la surproduction ambiante fait que nos publications restent moins longtemps en stock et ne sont pas réassorties. Ce qui se répercute sur le prix des livres et nous pousse aussi à produire plus. Bien sûr, les problèmes de diffusion sont réels mais il ne faut pas se cacher derrière. Certains textes sont publiés alors qu'ils ont un lectorat potentiel limité à cinquante personnes. Et dans ces cas-là, les éditeurs ne remettent jamais en cause leur production. Ils disent qu'ils ont fait un livre difficile qui ne trouve pas son public ! Certains textes sont faits pour être publiés dans des revues, diffusés sur Internet, mais pas pour être publiés sous forme de livre.»

GESTE ÉDITIONS, LA CRÈCHE, DEUX-SÈVRES
Création associative en 1984 puis société anonyme en 1992. 330 titres au catalogue. Tirage minimum : 1 000 exemplaires. Maximum : 10 000 (en plusieurs tirages) pour *Le Marais poitevin* de Ch. Errath, J.-L. Le Quellec et D. Mar. 14 emplois. Chiffre d'affaires : 40 % pour l'édition, 60 % pour la diffusion/distribution.

MARIE-CLAUDE ROSSARD

Nous avons besoin des libraires

Georges Monti

LE TEMPS QU'IL FAIT, COGNAC
Création en 1981. 350 titres au catalogue, environ 20 livres par an. Tirage moyen : 1 500 à 2 000 exemplaires. 60 000 pour *L'Homme qui marche* de Christian Bobin. Diffusion par Athélès dans une centaine de librairies qui commandent ponctuellement et suivent les nouveautés. 6 emplois pour l'imprimerie, 2 pour l'édition. Autre activité : imprimerie (70 %).

Marie-Claude Rossard est le bras droit de Georges Monti, créateur du Temps qu'il fait, à Cognac. Dans *Belles de Cadix et d'ailleurs*, Gérard Farasse parle d'«encyclopédie des interstices», expression qui conviendrait parfaitement à cette maison. Dans ce catalogue très cohérent, on retrouve notamment Jean-Pierre Abraham, Christian Bobin, Marc Deneyer, Denis Montebello, Jean-Claude Pirotte, Armand Robin, Jude Stéfan, Henri Thomas, Jean-Loup Trassard et même Guy Debord.

Comment percevez-vous les difficultés des librairies ?
Il y a lieu de s'inquiéter. Nous vendons nos livres en majorité par l'intermédiaire des libraires, qui sont de moins en moins nombreux. Par exemple à Cognac, la Pagerie, excellente librairie, a fermé. Le libraire proposait l'ensemble de notre catalogue et le faisait découvrir. Ce canal de vente se tarit et ne peut être remplacé par d'autres comme les grandes surfaces, qui n'ont pas de personnel qualifié capable de conseiller des ouvrages. Or, nos livres ont besoin de temps et d'accompagnement, d'autant qu'ils ne bénéficient pas d'une large couverture médiatique.

De quels moyens disposez-vous pour vous faire connaître ?
Notre site Internet est très visité (letempsquilfait.com), nous avons un peu de presse nationale de temps en temps et nous glissons des cartons dans nos livres pour faire circuler l'information. Mais sans les libraires nous disposons de peu de moyens pour joindre nos lecteurs. Peut-être y a-t-il des pistes à creuser. A Saintes, l'Abbaye aux dames offre une belle présentation de multiples petits catalogues choisis, hors de toute actualité littéraire. Résultat : le chiffre d'affaires n'est pas négligeable. Parce que les livres ne sont pas étouffés par la «grosse artillerie» et surtout parce qu'ils sont présentés à une clientèle de curieux.

JEAN-PAUL LOUIS

Histoires et recherches littéraires

Que reste-t-il d'un éditeur ? Un catalogue. Les éditions du Lérot sont le reflet des goûts de Jean-Paul Louis. A Tusson, en Charente, il imprime des livres hors mode et hors d'âge qu'il faut ouvrir avec un coupe-papier.

Parfois de gros volumes ambitieux comme le *Dictionnaire Baudelaire* de Claude Pichois et Jean-Paul Avice (*L'Actualité* n° 60), quantité d'auteurs rares tels Octave Mirbeau, Maurice Ciantar ou Henri-Simon Faure mais aussi *L'Année Céline* (coéditée avec l'IMEC), *Histoires littéraires*, revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIXe et XXe siècles, et de savantes publications sur les *Fous littéraires*.

Claude Pauquet

Quels sont vos choix éditoriaux ?

J'aime les écrivains qu'on juge en général ni agréables ni recommandables. J'aime les écritures violentes et construites, sans aucune distinction politique, de Vallès à Céline. Pour orienter mes choix éditoriaux, je recherche un équilibre entre mes intérêts de lecteur et une certaine rentabilité. Je ne suis pas suicidaire. Si *Voyage au bout de la nuit* arrivait sur mon bureau je ne le publierais sans doute pas : je n'ai pas les moyens de faire vivre un roman, ça n'est pas dans mes cordes. Mon domaine, c'est la recherche littéraire, depuis la redécouverte d'oubliés jusqu'aux études stylistiques.

Comme gérez-vous vos stocks ?

J'ajuste les tirages futurs selon les variations des stocks anciens, la plupart du temps en les révisant à la baisse, mais aussi en réimprimant parfois. Cependant, un éditeur ne peut pas maintenir éternellement la vie d'un livre. Un livre épuisé réapparaîtra un jour ou l'autre sur le marché de l'occasion. C'est sa vie normale. Jusqu'à présent, je n'ai jamais soldé un livre ni modifié son prix de vente initial.

Comment ressentez-vous le contexte général de concentration des éditions ?

Mon catalogue ne présente pas d'intérêt économique. Je n'ai jamais été contacté pour un «rachat». Il s'agit d'une entreprise très particulière, dont je maîtrise la production de A à Z, et qui s'arrêtera probablement en même temps que moi.

Pour le moment, je ne m'inquiète pas. Il ne se passe pas un mois sans que de nouveaux noms s'ajoutent à mon fichier qui compte 2 000 adresses, même si ma représentante reconnaît avoir plus de mal à placer les ouvrages dans les librairies parisiennes.

LES ÉDITIONS DU LÉROT, TUSSON, CHARENTE

Création en 1982. 200 titres au catalogue. Tirage moyen : 300 à 1 200 exemplaires. 4 emplois pour l'édition, l'imprimerie et la diffusion. Diffusion : Une représentante diffuse dans une quarantaine de librairies parisiennes, de la Fnac à la librairie de quartier. 2 000 adresses de clients directs et de librairies. Distribution : Roudil, comptoir de ventes parisien. Autre activité : imprimerie (50 %).

LES AIDES AUX LIBRAIRES

La Direction régionale des affaires culturelles conseille et accorde des aides financières aux libraires pour l'acquisition de moyens de fonctionnement, l'informatique par exemple, le développement de l'entreprise, des projets d'animation, des projets de création de librairies. La Drac est aussi le relais des demandes de subventions au Centre national du livre qui propose des prêts à taux zéro et soutient la diffusion d'ouvrages issus de secteurs spécifiés (art, poésie, théâtre, sciences humaines , sciences et techniques...). Le Fonds d'intervention pour les services, l'artisanat et le commerce (FISAC) permet aux commerces culturels de proximité de bénéficier de subventions pour la création ou le développement de leur activité. L'Association pour le développement de la librairie de création (ADELC) intervient, sous forme de prêts sans intérêt tandis que l'Institut pour le financement du cinéma et des industries culturelles (IFCIC) peut garantir une partie des emprunts bancaires contractés par les libraires auprès des établissements de crédit.

www.culture.gouv.fr/culture/guides/dll/libraire.htm
www.centrenationaldulivre.fr
http://www.poitou-charentes.culture.gouv.fr

SÉLECTION DU PRIX DU LIVRE EN POITOU-CHARENTES

Cinq ouvrages ont été sélectionnés pour le prix du livre en Poitou-Charentes 2004 :

***Les Hommes à terre*, de Bernard Giraudeau (Métailié)**

***Ni pillard, ni fuyard*, d'Antjie Krog (Le temps qu'il fait)**

***Poussière du Guangxi*, de Claude Margat (La Différence)**

***Fouaces et autres viandes célestes*, de Denis Montebello (et photographies de Marc Deneyer) (Le temps qu'il fait)**

***Lâcher prise*, de Joël Vernet (L'Escampette).**

Châtellerault, rue des Naurais N 46°48.928' / E 000°33.065' / Alt 61 m

Campagnes châtelleraudaises

Par **Antoine Emaz** Photo **Claude Pauquet**

Complexité du simple, dans cette série de photos. A la fois quelque chose me rejoint, me touche, et en même temps, quelque chose reste, résiste immobile, terriblement neutre, réel. Esthétique de l'intensité du banal. Aucun humain dans cette suite, et pourtant tout est modelé par l'homme, y compris les paysages. A chaque fois, l'homme clôt, délimite : murs, routes, haies… Vie étroite, même sous le soleil. S'il y a de la beauté possible, elle n'est pas tant dans ce qui est donné à voir que dans l'œil qui cadre, choisit telle ou telle composition. Or celle-ci, me semble-t-il, va toujours dans le sens de l'équilibre, d'une forme de stabilité. Absence de mouvement, également. Vie étroite mais sans danger, sans tension, impasse tranquille. Photos d'un bonheur possible à condition de le mesurer, de réduire le rêve au peu qui est, matériellement. Absence de concession dans cette attention au réel, saisi dans sa présence vivante, et aimée. Arrêt sur ce qui est, au moment où les choses, l'espace, la lumière vibrent juste, comme une corde. C'est l'exactitude des photos de Claude Pauquet qui les rend efficaces ; elles travaillent une sorte de déjà-vu-mais-pas-comme-ça. Et par ce décalage forcé de l'œil, on recommence à voir. ■

L'exposition de Claude Pauquet est visible à la galerie de l'école d'arts plastiques de Châtellerault jusqu'au 29 octobre 2004 (tél. 05 49 93 03 12). Le texte d'Antoine Emaz a été écrit pour le petit livre publié à cette occasion. De ce poète, signalons *KO* (Inventaire-Invention, 2004) et *André du Bouchet «Debout sur le vent»* (Jean-Michel Place, 2003).
Voir le dossier Antoine Emaz sur www.remue.net

Depuis que le chabichou a obtenu l'AOC en 1994, les responsables de la filière ont créé une route thématique, à la fois touristique et professionnelle

Par **Isabelle Hingand** Photos **Sébastien Laval**

La route du chabichou

Elle serpente la campagne du sud des Deux-Sèvres sur près de deux cents kilomètres. La suivre, c'est découvrir le cœur de la production caprine, un patrimoine que l'association la Route du chabichou et des fromages de chèvre du Pays Mellois et du Val de Sèvre, réunissant éleveurs, producteurs fermiers, laiteries fromageries artisanales et industriels, a souhaité valoriser à partir de 1994 grâce à une route thématique. *«C'est la convergence de volonté d'élus et de professionnels de la filière qui a permis d'initier cette démarche venant en complément de celle réalisée pour l'obtention de l'AOC du chabichou»*, explique Martine Lacroix, secrétaire de l'association et producteur fermier avec son mari à Loubillé. A double vocation, touristique et professionnelle, cette route permet de faire étape au musée des tumulus de Bougon, dans les mines d'argent des rois francs ou encore à l'abbaye royale de Celles-sur-Belle, mais son objectif premier est la visite de lieux de travail. *«Relier les éleveurs et producteurs à leur territoire et avoir un contact direct avec les gens sont les idées maîtresses.»* Au gré d'une quinzaine de haltes, le public découvre différents schémas de fabrication ainsi que le travail des éleveurs et producteurs. De la visite de l'élevage à celle de la fromagerie, les curieux posent des questions en lien avec l'actualité. *«Depuis l'ESB, les gens veulent connaître la nature de l'alimentation. Les questions portent également sur nos conditions de travail, et comment nous nous adaptons à la réglementation et aux nouvelles normes.»* D'autres questions témoignent de lacunes sur des aspects élémentaires, par exemple le lien entre la reproduction et la production de lait. *«D'autre part, du fait de leur mode de consommation, les gens perdent tous les repères entre le temps, les saisons, la production et ce qu'ils mangent.»* Cette ouverture sensibilise aussi sur le temps de travail de l'éleveur, *«un temps de travail important non rémunéré à sa juste valeur, le prix de vente du lait n'étant pas assez*

Martine Lacroix, secrétaire de la Route du chabichou et des fromages de chèvre.

GLEN BAXTER ET LE CHABICHOU

En 2003, Glen Baxter a dessiné une poche d'emballage en papier pour la Route du chabichou et des fromages de chèvre. Franc succès. L'artiste londonien était invité par le festival L'art d'être au monde, à Melle. Notons que ce grand amateur de fromages de chèvre trouve à s'approvisionner, à Londres, en chabichou et beurre d'Echiré…

élevé», un temps de travail lourd, induit notamment par la reproduction et la production de fourrage pour l'alimentation, si lourd que certains décident d'arrêter leur activité. Enfin, le moment de la dégustation révèle au public la diversité des fromages de chèvre : le chabichou, le mothais sur feuille, le chèvre en boîte et la bûche de chèvre.

LE CHEVREAU, UNE VIANDE À REDÉCOUVRIR

L'action et les efforts de l'association ne se résument pas à cette seule route thématique. En participant, entre autres, au Festival du chabichou à Melle, à la Semaine du goût et en créant la Fête de la chèvre, l'association cherche *«à montrer que le fromage de chèvre n'est pas un produit banal. C'est également une façon de ne pas le laisser se standardiser.»* Grâce à des recettes, résultat d'un partenariat avec des traiteurs et restaurateurs locaux, l'association souhaite *«faire entrer le fromage de chèvre dans la cuisine afin de découvrir des goûts et saveurs insoupçonnés.»* La salade tiède de poulet au fromage de chèvre, le cake au chèvre et à la courgette, les langoustines au chèvre et d'autres recettes initient les papilles à une facette cachée de la gastronomie locale.

L'association multiplie depuis quelques années les actions pour remettre au goût du jour la viande de chevreau notamment le chevreau de Pâques. *«On ne trouvait plus de chevreau de qualité, le marché local était délaissé, celui de l'Italie fournissant des chevreaux plus légers.»* L'opération Le chevreau comme on l'aime, présentant des recettes à base de chevreau, servies dans des restaurants locaux, et le dépôt l'an passé de la marque Le Chevreau du Mellois concourent à ce renouveau et à élargir la palette de viandes à servir avant un bon plateau de fromages. ■

www.chabichou.tm.fr

Le mothais sur feuille en quête d'une AOC

Appelé le «fromage du pays» ou autrefois le «sur feuille», le mothais sur feuille a toujours été présent sur les tables du sud des Deux-Sèvres. Comme son frère le chabichou il y a plus de dix ans, il est en quête d'une appellation d'origine contrôlée (AOC). Mais la route risque d'être longue pour le Syndicat du mothais et du mothais sur feuille, créé en mai 2002, syndicat interprofessionnel où siègent éleveurs, producteurs fermiers, affineurs, artisans et transformateurs (coopératives et industriels), «qui, par cette démarche veut préserver et sauvegarder ce fromage, c'est-à-dire le définir et protéger les usages liés à sa fabrication et à sa production», souligne Paul Georgelet, président du syndicat et producteur fermier à Villemain. Bien que la démarche soit déjà bien engagée, il faut compter cinq à sept ans pour obtenir ce signe de qualité.

Première étape : la définition du produit avec ses caractères organoleptiques et physico-chimiques, définition réalisée avec l'aide de l'Institut technique de production laitière caprine et l'Ecole nationale de l'industrie laitière. Deux études, l'une portant sur l'innocuité de la feuille végétale – de châtaigner ou de platane – et l'autre sur son rôle en matière d'affinage ont ensuite permis «d'officialiser les usages et de lever les risques sanitaires». Les conditions de production du lait arrêtées, elles assurent le lien entre le terroir et la qualité du lait avec une alimentation des chèvres provenant à 85 % du secteur. Quant à la définition des conditions de fabrication, c'est là que ça bloque un peu. «Le schéma technologique du producteur fermier est différent de celui de l'industriel. Nous avons essayé de trouver un compromis mais ce n'est pas possible.» C'est donc la commission d'enquête de l'Institut national des appellations d'origine qui apportera ses orientations dans ce domaine, sachant toutefois qu'«à ce jour, le mothais sur feuille est principalement fabriqué par des producteurs fermiers». Il faudra aussi prouver l'antériorité du nom. L'Institut régional de la qualité agroalimentaire effectue les recherches pour répertorier les usages écrits et oraux. Enfin, il s'agira de définir précisément la zone de fabrication du mothais sur feuille. «La vente des produits AOC est génératrice d'une marge plus importante. Grâce à cette démarche, on fixe la plus-value au territoire, c'est-à-dire au terroir et aux hommes qui y travaillent avec leurs usages.» ***I. H.***

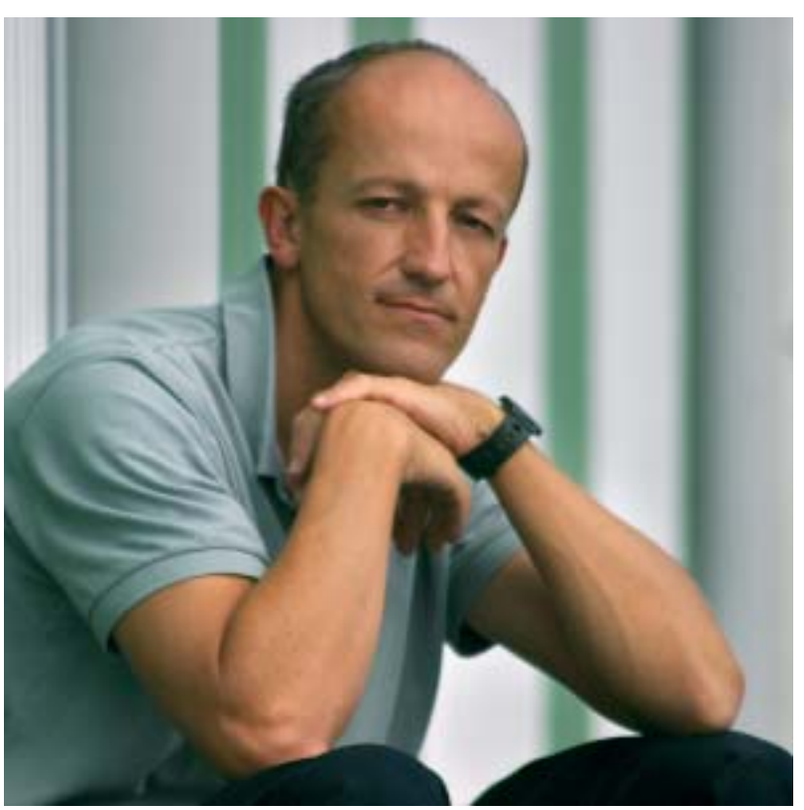
Paul Georgelet, président du Syndicat du mothais et du mothais sur feuille.

La qualité des beurres AOC Charentes-Poitou, fleuron de l'industrie laitière régionale, est garantie par l'origine locale des laits entrant dans leur fabrication et par le respect de normes strictes de production, qui leur confèrent un arôme, une saveur et une texture remarquables

Par **Mireille Tabare** Photo **Abdelkrim Kallouche**

La «crème» des beurres

Le beurre Charentes-Poitou figure parmi les premiers produits reconnus en France «Appellation d'origine contrôlée». Le décret officiel (29 août 1979) délimite une aire géographique de production et de fabrication, regroupant cinq départements (Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne) : seuls les beurres fabriqués dans cette zone à partir de laits produits localement peuvent bénéficier de l'appellation. Le décret réglemente également les conditions de fabrication du produit à ses différentes étapes.



Franck Sobolewski, ingénieur à l'Enilia de Surgères.

Comment fabrique-t-on du beurre ? Au départ, le lait collecté contient en moyenne 4 % de matière grasse. Après écrémage de ce lait, on obtient une crème à 40-45 % de matière grasse. La crème après maturation est alors soumise à des chocs mécaniques violents. Cette étape – appelée «inversion de phase» ou de manière plus commune «barattage» – permet d'éclater les globules gras de la crème et de séparer la matière grasse du lait, de séparer le beurre (d'une teneur de 82 % en matière grasse) du babeurre (la composante liquide non grasse de la crème équivalente à du lait écrémé). *«Outre la notion de territoire, la différence fondamentale entre les beurres AOC et les autres se situe au niveau de l'aromatisation,* explique Franck Sobolewski, ingénieur responsable, au sein de l'Ecole nationale d'industrie laitière et des industries agroalimentaires (Enilia à Surgères), du développement industriel dans le secteur laitier. *Dans le cas des beurres industriels (90 % à 95 % du marché), on ajoute au beurre, à l'issue de l'inversion de phase, des concentrés acides aromatiques et une population de bactéries lactiques. Pour les beurres AOC, on procède autrement : on ajoute des ferments lactiques directement dans la crème au départ, ce qui provoque une maturation biologique de la crème qui développe ses propres arômes. Cette technique présente aussi l'avantage de faciliter le barattage.»*

La différence peut se situer également au niveau de la technique utilisée pour l'inversion de phase. La plupart des beurres sont fabriqués selon la technique dite «d'inversion de phase en continu». La crème est introduite dans un «butyrateur» – un dispositif équipé d'un batteur tournant en permanence – dans lequel elle va subir des chocs mécaniques continus. Pour la fabrication de certains beurres AOC (outre la techni-

que de barattage en continu autorisée par l'AOC), on utilise toujours la technique de barattage traditionnelle (ou «inversion de phase en discontinu»). Le beurrier remplit une baratte-tonneau aux deux-tiers de crème et la fait tourner. Quand il estime que l'opération d'inversion de phase est terminée – un barattage traditionnel se conduit à l'oreille –, il ouvre la baratte, récupère le beurre et évacue le babeurre.

«*Des études comparatives menées sur des beurres régionaux, AOC et hors AOC, permettent d'évaluer l'impact du process de fabrication sur la qualité finale du produit,* précise Franck Sobolewski. *Il ressort ainsi, d'une analyse biochimique des beurres par profils aromatiques, que la typicité des beurres AOC serait liée à la présence d'un plus grand nombre de composés volatils spécifiques (générateurs d'arômes), en particuliers des lactones. Selon les résultats d'un test sensoriel réalisé auprès d'un jury de dégustateurs sélectionnés, le beurre AOC Charentes-Poitou se caractérise par une plus forte* intensité globale de l'odeur, *principalement de* l'odeur crème épaisse.»

A l'heure actuelle en Poitou-Charentes, douze laiteries – onze entreprises coopératives et une entreprise privée – assurent la fabrication du beurre d'appellation contrôlée, à partir du lait de 6 500 producteurs, répartis sur les cinq départements. Au sein de l'Enilia, une équipe de chercheurs, ingénieurs et techniciens travaille en permanence à l'amélioration des qualités intrinsèques des produits AOC existants. Dans ce cadre, elle développe depuis quelques années un programme de recherche axé sur la maîtrise des propriétés de texture du beurre AOC, et sur leurs applications : amélioration de la tartinabilité des beurres de consommation et de la plasticité des beurres de feuilletage. «*Ces propriétés de texture sont liées au mode de cristallisation des composants (triglycérides) de la matière grasse pendant la phase de maturation biologique de la crème,* explique Franck Sobolewski. *L'amélioration de la texture des beurres implique donc la maîtrise des processus de cristallisation.*» Le programme de recherche a abouti à la mise au point d'un dispositif très élaboré de cuves pilotées par ordinateur, permettant de contrôler simultanément, et d'une manière très fine, les phases de maturation biologique et de cristallisation des crèmes beurrières. Ce programme, qui a nécessité des investissements lourds (près de 480 000 €), a pu être développé grâce à la participation, à égale hauteur, des industriels, de la Région, de l'Etat et de l'Europe. Il a déjà permis d'enregistrer (sous réserve de l'étude des conditions de transfert industriel) une amélioration très significative de la tartinabilité évaluée par un jury d'analyse sensorielle ainsi que par des mesures physiques de la texture. Il pourrait déboucher à court terme concrètement sur une modification des processus de cristallisation du beurre AOC au niveau des entreprises, satisfaisant en même temps aux contraintes de la maturation biologique. D'autre part, les connaissances acquises pourront permettre d'améliorer les propriétés de feuilletage des beurres AOC, en essayant de tirer le meilleur parti d'une composition particulière de la matière grasse laitière produite dans notre région, qui présente l'avantage, pour cette application, de donner des beurres plus durs par rapport à des crèmes issues d'autres régions de collecte. «*Par ailleurs, les connaissances acquises dans le domaine de la cristallisation des matières grasses des beurres AOC peuvent avoir des retombées dans d'autres secteurs, en nous permettant de répondre à la demande de diversification de l'offre de la part des industriels, et de leur fournir un appui logistique pour le développement de nouveaux produits : autres beurres, beurres allégés, pâtes à tartiner, fromages frais à tartiner, crèmes glacées…*» ■

EXPOSITION «HISTOIRES AU FIL DU LAIT»

L'exposition présentée à l'Espace Mendès France jusqu'au 6 mars brosse un parcours historique et scientifique sur la place des produits laitiers dans l'histoire de l'humanité. Des ateliers sur la nutrition, la microbiologie, la fabrication du fromage de chèvre sont proposés ainsi qu'un bar à lait où l'on peut aussi déguster beurres et fromages.

Organisée avec de nombreux partenaires, l'exposition est complétée par des conférences : *La filière lait en Poitou-Charentes*, le 19 octobre à 20h30, par Jean-Marie Davion, président de Charentes Lait, et Pascal Fleureau, responsable développement des produits chez Eurial Poitouraine ; *Lait, nutrition et santé*, le 16 novembre à 20h30, par Bénédicte Bernard, diététicienne au Cidil, et Martine Breux, médecin nutritionniste à Poitiers ; *Panorama des métiers du lait*, le 17 novembre à 20h30, par Didier Chassagne, directeur de l'Enilia à Surgères, et Christian Simonin, directeur du CFPPA de l'Enilia.

12 AOC

Selon le Syndicat des laiteries Charentes-Poitou, il existe 12 beurres bénéficiant de l'AOC Charentes-Poitou. Nous indiquons en italique le nom figurant en gros caractères sur l'étiquette.

Le royal d'Aunis **(coopérative de Saint-Jean-de-Liversay à Courçon),** ***Celles-sur-Belle*** **(coopérative Sèvres et Belle),** ***Coulon, beurre du Marais Poitevin*** **et** ***Maillezais*** **(union laitière de la Venise verte à Maillezais),** ***La Viette*** **et** ***Terroir de France, beurre de baratte*** **(coopérative du Pays de Gâtine à La Chapelle-Thireuil),** ***Echiré*** **(coopérative d'Echiré),** ***Surgères*** **et** ***Lescure*** **(Glac Lescure-Bougon à Surgères),** ***Grand fermage*** **(Eurial Poitouraine à Nantes),** ***Montaigu*** **(laiterie de Montaigu),** ***Pamplie*** **(laiterie coopérative de Pamplie).**

Par **Mireille Tabare** Photos **Abdelkrim Kallouche**

Le lait, de l'étable à la table

Lait cru, lait entier, écrémé, pasteurisé, stérilisé, UHT…, il est parfois difficile pour le consommateur de s'y retrouver parmi toutes ces appellations, s'il n'est pas un tant soit peu informé sur les différents types de traitements subis par le lait – depuis la collecte jusqu'au conditionnement – et sur leurs tenants et aboutissants. Au début de la chaîne, on trouve des agriculteurs produisant du lait (lait de vache pour l'essentiel, mais aussi de chèvre et de brebis), dans des installations généralement d'assez grande dimension, où les animaux sont pour la plupart élevés en stabulation. «Si l'on excepte les exploitations – globalement très minoritaires, plus fréquentes en montagne – qui transforment elles-mêmes leur lait en produits laitiers "fermiers" (beurres, fromages…), tous les autres laits sont collectés de manière indifférenciée auprès des producteurs, après avoir été réfrigérés et stockés sur les lieux de production pendant 24 h à 48 h à une température de 4 °C», explique Pierre Lecomte, enseignant à l'Enilia depuis 24 ans. La collecte est essentiellement assurée par les transformateurs eux-mêmes, les industriels de la production laitière, pour la plupart des moyennes et grosses entreprises, dont certaines gèrent des dizaines de sites de production en France. Les laits de vache (98 % de la production), de chèvre et de brebis sont collectés, puis traités séparément.

Après la collecte, tous les laits sont mélangés, quelle que soit leur origine géographique, exception faite des laits destinés aux produits AOC. Ces «laits de grands mélanges» peuvent être obtenus à partir de dizaines, voire de centaines, de laits d'origines différentes. Ils sont ensuite stockés dans des tanks à une température de 4 °C pendant une durée maximale de 24 h. «En dehors du "lait cru", qui représente une production très marginale, les laits vont subir alors une double transformation, précise Pierre Lecomte. D'une part, ils sont pasteurisés, c'est-à-dire chauffés à une température de 75-80 °C, de manière à réduire la flore microbienne et détruire les germes pathogènes. En même temps, on les écrème afin de les standardiser sur le plan de leur composition en matière grasse.» Ces laits pourront être ultérieurement plus ou moins enrichis en matière grasse par les transformateurs, en fonction des produits qu'ils souhaitent obtenir. A ce stade, les laits vont être soumis à des traitements différents dépendant de leur utilisation finale : lait à boire, ou lait destiné à fabriquer des produits laitiers. Ainsi, pour le lait fromager, des traitements supplémentaires sont souvent mis en œuvre, visant à le standardiser au niveau de ses principales composantes, par enrichissement de la matière protéique et réduction de la concentration en lactose. Quant au lait de consommation, il est ensuite généralement stérilisé, essentiellement selon la méthode Ultra Hautes Températures – «lait UHT» – (90 % de la production) : porté à une température de 140-150 °C pendant une durée de 4 à 8 secondes, il peut alors se conserver pendant au moins 90 jours. Le lait peut aussi être stérilisé selon la technique classique («lait stérilisé», durée de conservation : au-delà de 150 jours). «Avant conditionnement, les laits de consommation sont soumis à un ultime traitement, l'homogénéisation, qui consiste à éclater et disperser les globules gras du lait, et permet d'éviter que la matière grasse ne remonte au stockage. Autre avantage : ce procédé rend le lait plus digeste. Enfin, comme c'est la mode aujourd'hui, le lait à boire peut être enrichi en vitamines, chocolaté, agrémenté d'arômes…»

Pierre Lecomte, enseignant à l'Enilia.

L'ENILIA DE SURGÈRES

Implantée à Surgères depuis 1906, l'Ecole nationale d'industrie laitière et des industries agroalimentaires dispense une formation aux métiers de l'agroalimentaire à tous les niveaux (du CAP au BTS), et pour tous les types de publics (scolaires et salariés). Chaque année, l'Enilia forme près de 200 élèves et 2 000 salariés. Grâce à des équipements performants, une équipe de 45 ingénieurs, scientifiques et techniciens, c'est aussi un pôle technologique reconnu pour ses prestations en développement industriel : assistance logistique et technique, recherche appliquée.
Enilia : BP 49 - 17700 Surgères.
Tél. 05 46 27 69 00 www.enilia.com

Fête de la science

Une centaine de manifestations dans une trentaine de lieux partenaires. Pour la 13e édition, chercheurs, universitaires, enseignants, professionnels ainsi que tous les passionnés de sciences se retrouvent du 11 au17 octobre pour un rendez-vous entre le monde de la science et le grand public

CHARENTE

ANGOULÊME

IUT 05 45 67 02 39

Effet de serre et efficacité énergétique

Conférence le 12 à 19h, dans le cadre du lancement du «Plan climat Poitou-Charentes».

Industrie et formations industrielles

Ateliers/animations, les 14, 15 et 16 de 9h à 17h. Conférence inaugurale, le 14 à 17h.

Une histoire des sciences

Le 15 à 17h.

L'emploi industriel en Charente

Le 16 à 15h.

LA COURONNE

Château de l'Oisellerie 05 45 67 31 68

Sucres... en corps

Exposition du 11 au 15 pour les scolaires, les 13, 16 et 17 pour tout public de 14h à 18h. Un parcours ludique et interactif à la découverte des sucres.

COGNAC

Lycée Louis-Delage 05 45 36 01 02

Eco design et matériaux d'emballage

Conférence le 12 de 16h à 18h (pour les scolaires).

Démonstration des essais et simulation de contraintes mécaniques. Visite d'un site de recyclage de verre.

RUFFEC

Ecole maternelle 05 45 31 23 77

Théâtre scientifique

Spectacle expliquant des phénomènes naturels, le 14 à 10h pour les 3 à 5 ans.

Ecoles primaires 05 45 31 23 77

Energies renouvelables

Ateliers et animations autour de la mallette pédagogique, réalisée par l'Ademe, le 14 toute la journée.

Salle Grands Rocs 05 45 31 23 77

Les énergies

Bar des sciences le 14 à 20h30, avec des chercheurs et des professionnels des énergies propres et renouvelables.

Bibliothèque municipale 05 45 31 23 77

Un auteur dans la ville

Rencontre avec Paul Mathis, auteur de : *Les énergies renouvelables ont-elles un avenir ?* (éd. Le Pommier), le 15 à 20h30.

Collèges et lycées 05 45 31 23 77

Energie et effet de serre

Ateliers et animations avec un professionnel de l'Ademe, le 15.

Aux alentours de Ruffec 05 45 31 23 77

Rallye pédestre

Sur le thème «Développement durable et environnement», le 16 à partir de 13h30.

CHARENTE-MARITIME

LA ROCHELLE

Pôle science et technologie 05 46 45 82 00

Ecologie littorale

Exposition de sensibilisation aux travaux de recherche, les 13 et 15 de 9h30 à 18h, le 14 de 9h30 à 19h.

Outil pour la réussite des lycéens et étudiants en science

Rencontre sur le projet Bac-up le 13 à 15h, avec Christian Eskenazi, directeur du département de chimie, responsable des techniques d'information et de la communication de l'Université de La Rochelle.

Mairie annexe de Mireuil 05 46 28 18 66

Les jeunes européens questionnent la science

Animation scolaire, exposition sur l'alimentation et la consommation, le 12 de 9h à 18h.

La Passerelle Mireuil 05 46 67 32 14

La biodiversité

Exposition du Muséum national d'histoire naturelle du 12 au 16.

Développement durable

Conférence le 14 à 20h30, animée par Etienne Wurtz (labo Leptab), sur une démarche de développement durable dans le cadre de la réalisation ou de la réhabilitation d'un quartier d'habitation (Mireuil).

LA ROCHELLE

Flash 05 46 45 25 35

L'archéologie en Charente-Maritime

Exposition à la Faculté des lettres, langues, art et sciences humaines, en collaboration avec l'association Archéaunis, du 11 au 16 de 9h à 12h et de 14h à 18h (réservation).

Bibliothèque universitaire 05 46 45 72 48

Quelle est la qualité de l'air que nous respirons dans nos bâtiments ?

Conférence de Patrice Blondeau, du laboratoire d'études des phénomènes de transfert appliqués au bâtiment (Leptab), le 14 à 17h.

La qualité de l'air

Exposition jusqu'au 30 octobre sur les différents aspects de la surveillance et de la qualité de l'air à La Rochelle et ses environs.

Le cycle de l'eau

Exposition de la Fondation Nicolas Hulot, du 11 au 16.

Phoques et phasmes

Exposition de l'association Océan, du 11 au 16.

Muséum d'histoire naturelle 05 46 41 18 25

Les 5 sens

Ateliers pédagogiques et ludiques pour petits et grands, du 12 au 15 (réservation).

Les petits débrouillards 05 49 91 54 42

Les jeunes questionnent la science

25 jeunes européens parcourent la région Poitou-Charentes, le 12 de 9h à 18h (réservation).

E.C.O.L.E de la mer 05 46 50 30 30

Les poissons

Exposition du 11 au 17 de 10h à 20h. De l'intérêt scientifique de la photo sous-marine par Eric Feunteun, professeur à l'Université de La Rochelle, et Laure Virag, plongeuse scientifique.

Les métiers de la mer

Animation du 11 au 17 de 10h à 20h (pour les scolaires). Plus de 140 métiers en relation avec la mer.

Impact de la pollution terrestre sur le littoral

Rencontre le 12 de 18h à 19h.

Espace et océan, nouveau dialogue

Exposition du 11 au 17 de 10h à 20h. Découvrir la place centrale de l'océan dans l'histoire de notre planète et comprendre le rôle des outils spatiaux dans le travail des scientifiques qui l'étudient.

A l'écoute des poissons

Rencontre le 12 de 19h à 20h, avec Pierre Morinière et Jean-Luc Lagardère.

Vases et vasières

Rencontre le 13 de 19h à 20h, avec Olivier Herlory.

Les plantes du littoral

Rencontre le 13 de 14h15 à 15h15, avec Linda Rossignol.

L'alimentation des animaux marins

Atelier découverte le 14 de 10h à 12h.

Mise en évidence des pollutions aquatiques

Ateliers découverte le 14 de 14h à 16h.

Des marais et des hommes

Rencontre le 14 de 18h à 19h, avec Alain Bodoy (Crema-CNRS).

Cinéma documentaire

5e Festival du très court métrage de vulgarisation scientifique, le 15 de 10h à 12h (lycéens) et de 20h à 23h (sur invitation), le 16 de 14h à 16h (tout public, réservation). Ce festival permet aux doctorants de communiquer sur leurs savoirs, sur leurs recherches, très souvent par des réalisations originales et innovantes. L'Association des doctorants en sciences a lancé un concours pour l'affiche du festival. Exposition du 11 au 17 de 10h à 20h.

L'huître

Atelier découverte par les animatrices de l'aquarium, le 16 de 10h à 12h et de 14h à 16h.

Expédition La Pérouse

À la recherche des scientifiques de l'expédition La Pérouse (1785-1788), par Jean-Bernard Memet, le 16 de 11h à 12h.

Lire en fête

Lecture de nouvelles de Bernard Ruhaud (*De partout on voyait la mer*, éd. Rumeur des Ages) et du roman de Maissa Bey (*Au commencement était la mer*) par les Amuse-gueules, le 16 à 15h.

Le changement climatique

Rencontre avec Serge Planton (CNRM - Météo France), le 15 de 18h à 19h30.

La biologie des anguilles

Rencontre avec Eric Feuteun le 13 de 18h à 19h.

EIGSI 05 46 45 80 40

Projet water balloon

Projet de stockage d'eau douce en eau du littoral, simulation en piscine, par des étudiants en mathématiques appliquées, du 11 au 15 de 8h30 à 12h30 et de 14h à 18h (réservation).

Association des photographes animaliers bretons

Grosbec casse-noyaux

MÉNIGOUTE

20e FESTIVAL DU FILM ORNITHOLOGIQUE

Des cinéastes animaliers du monde entier présentent, du 27 octobre au 1er novembre, une quarantaine de films au FIFO, festival créé il y a 20 ans à Ménigoute (Deux-Sèvres) par Dominique Brouard. Ce grand rendez-vous des naturalistes est un lieu d'échange avec un public de plus en plus motivé par la connaissance et la protection de la nature, via le cinéma mais aussi le forum de la nature, les conférences organisées par la LPO, le salon d'art animalier, des expositions et des sorties dans de hauts lieux ornithologiques.

Le 20e anniversaire est marqué par le lancement de l'Institut francophone de formation au cinéma animalier, créé par l'association Mainate et l'Icomtec de l'Université de Poitiers, avec le soutien du CNC, des collectivités territoriales et des professionnels. L'institut délivrera cette année un diplôme universitaire «Techniques et méthodes de réalisation du film documentaire animalier» et ouvrira l'an prochain une deuxième année de master.
www.menigoute-festival.org

Météo France 05 46 50 86 07

Découvrir Météo France

Ateliers au centre Météo France du 13 au 16 de 14h à 17h (réservation).

Médiathèque 05 46 45 71 71

Les scientifiques face au cannabis

Exposition du 11 au 16.

Le pays ostréicole

Exposition du photographe Jean-Christophe Ballot jusqu'au 30.

Science et lecture

Lecture de René-Claude Girault du Théâtre de la Ville en Bois, le 13 à 17h.

La moisson des marins paysans

Rencontre avec Pascale Legué Dupont, auteur de *La moisson des marins paysans* (Inra), le 15 à 20h30.

Technoforum 05 46 45 83 38

Institut du littoral et de l'environnement

Exposition du 11 au 15 de 9h à 18h.

Lycée de Rompsay 05 46 00 22 80

Sciences et environnement

Présentation d'un moteur fonctionnant à l'air comprimé et d'une pile à combustible, le 12 de 9h à 12h et de 14h à 17h30.

Science et pseudo-sciences

Conférence débat le 14 à 18h.

SAINT-GEORGES-DES-COTEAUX

Station d'épuration 05 46 92 39 79

Le traitement des eaux usées

Découverte de la filière biologique de traitement des eaux usées et visite du site, le 15 de 14h à 16h (réservation).

SAINTES

Planète science atlantique 05 46 93 15 44

Projets scientifiques

Portes ouvertes des ateliers scientifiques, les 11, 12, 14, 15 de 10h à 12h et de 14h à 17h.

L'eau, source de vie et d'énergie

Conférence pédagogique pour les enseignants des écoles, le 13.

Un ballon pour l'école

Mise en situation d'enseignants de collèges et lycées autour de cette opération. Pour les jeunes curieux, présentation de projets scientifiques et techniques (astronomie, robotique, fusées, environnement), le 16.

MARSILLY

Musée 05 46 01 28 24

Moulins, puits et fontaines

Exposition de photos et graffiti pour découvrir des lieux de vie liés à l'eau et aux ressources alimentaires, du 12 au 16.

Fibbi-Aeppli

BOUGON

FUTUR ANTÉRIEUR

Dans 2 000 ans, que restera-t-il de nos supports numériques ? Comment les archéologues interpréteront-ils notre époque ? Le musée des tumulus de Bougon y répond avec humour et sérieux. Une belle approche du métier d'archéologue et de sa complexité. Par exemple, s'il ne reste en 4004 que des objets solides (verre, céramique, métal, pierre), il y aura certainement des nains de jardin. Hypothèse des archéologues : le nain de jardin pourrait être considéré comme un précieux vestige de notre civilisation, représentant un prêtre officiant pour un culte encore inconnu. Et cet arrosoir rouillé pourrait être un «vase d'apparat (ou de cérémonie ?) à bec et anse semi-circulaire, en métal finement ouvragé»... Exposition jusqu'au 31 décembre. Tél. 05 49 05 12 13

VILLEDOUX

Astropixel 05 46 67 51 99

La tête en l'air

Atelier micro-fusées dans les écoles de Longèves le 11 de 9h à 12h, d'Andilly le 11 de 13h30 à 16h30, de Saint-Ouen-d'Aunis le 12 de 9h à 12h, de Villedoux le 12 de 13h30 à 16h30, de Marans le 14 de 9h à 12h et de 13h30 à 16h30.

CHARRON

Astropixel 05 46 67 51 99

Site des Mysottes

Sortie ornithologique le 13 de 14h à 16h.

Atelier micro-fusées

A l'école de Charron, le 15 de 9h à 12h et de 13h30 à 16h30.

Du nouveau sur la Lune ?

Bar des sciences le 16 de 16h à 18h.

Observation astronomique

Le 16 de 21h à 23h

DEUX-SÈVRES

NIORT

Conseil général des Deux-Sèvres 05 49 06 78 33

Science et nature

Visites de sites, bistrots scientifiques, expositions et conférences au lac du Cébron à Saint-Loup-sur-Thouet, au site des sciences et de la nature de Chizé et dans tout le département.

FAYE-L'ABBESSE

05 49 72 49 74

Passé, présent et avenir de la Terre

Expositions sur les premières formes de vies évoluées, la berge du fleuve tropical poitevin Yprésis et ses crocodiles, une tombe de chasseur de mammouths… le 11 de 10h à 16h (scolaires), le 15 de 14h à 18h, le 16 de 14h à 20h (conférence, et planétarium), le 17 de 14h à 18h (conférence et lancement de fusées).

MELLE

Les petits débrouillards 05 49 91 54 42

Jeunes européens

Les jeunes européens questionnent la science le 13 de 14h à 18h.

Les sciences dans la formation agricole

Le 13 à 20h, au Café du boulevard.

Mines d'argent 05 49 29 19 54

Les mines d'argent du Yemen

Exposition photos du 11 au 17 de 14h30 à 18h30.

Sébastien Laval

CECOJI

LES LIBERTÉS DE L'ESPRIT

Le Centre d'études sur la coopération juridique internationale (FRE 2791), laboratoire de l'Université de Poitiers, participe à la Fête de la science en organisant deux débats sur les libertés de l'esprit, le 13 octobre à l'Espace Mendès France et le 16 à la Fac de droit. Ces rencontres avec le public préludent la publication en février 2005 du *Dictionnaire plurilingue des libertés de l'esprit* (éd. Bruylant), dirigé par Céline Hiscock-Lageot, maître de conférences à l'Université de Poitiers. «Un tel dictionnaire, dit-elle, faisant défaut en droit public, en général, et en droit international des droits de l'homme, en particulier, il est apparu utile de combler un vide dans le domaine des droits fondamentaux, en commençant par les libertés de l'esprit, véritable socle des libertés.» Mené en partenariat avec les Universités d'Oxford, Bristol, Salamanque et Marburg, ce projet a mobilisé une soixantaine de chercheurs et traducteurs (allemand, anglais, espagnol et français) pendant quatre ans. L'ouvrage définit et compare une centaine de notions, parmi lesquelles la laïcité, la sécurité nationale, le délit d'opinion, l'injure, la liberté artistique, le droit à l'image…
www.cecoji.cnrs.fr

VIENNE

CHASSENEUIL

Site du Futuroscope 05 49 45 30 77

Les communications sans fil
Au SP2MI, pour les lycéens (réservation).

Mécanique des fluides
L'art de voir l'invisible, au LEA - SP2MI, le matin du 15 (scolaires).

Portes ouvertes de l'Ensma
Visite guidée, présentation d'expérimentations et de laboratoires (souffleries, combustion et détonique…), le 16 de 14h à 19h (05 49 49 80 08).

Science des matériaux
Les savoir-faire de la recherche, les 12 et 15 le matin (scolaires).

JAUNAY-CLAN

Mairie 05 49 62 37 00

Camille Guérin
Exposition sur Camille Guérin et le BCG, du 11 au 15 de 9h à 12h et de 13h30 à 17h. Conférence sur ce thème par le professeur Mérieu, le 15 à 20h30.

CHÂTELLERAULT

Collège George-Sand 05 49 21 15 97

Le soleil et nous
Le 13 de 10h à 12h, conférence pour les scolaires à partir de 9 ans et de 14h à 17h, pour tout public avec séance de planétarium et observations (réservation).

LUSIGNAN

Les petits débrouillards 05 49 91 54 42

Alimentation entre progrès et racines
25 jeunes européens rencontrent les chercheurs du site de l'Inra le 14.

La science dans l'agriculture et l'environnement
Bar des sciences à la salle municipale le 14 à 20h.

MIGNÉ-AUXANCES

Compagnons des Lourdines 05 49 54 30 41

Histoire de la pierre
Animations à la carrière de la Pierre Levée, le 16 de 14h à 17h.

POITIERS

Université de Poitiers 05 49 45 30 77

Les savoir-faire de la recherche
Rencontres avec les professionnels des laboratoires du 11 au 15.

LACO – MSHS

Les métiers dans les laboratoires
Rencontres au LACO-MSHS les 12 et 15 après-midi (scolaires). Au bâtiment Botanique le 15 de 14h à 17h (scolaires).

Méthodologie en sciences humaines
Présentation multimédia et mini-exposition à la MSHS, le 14 de 14h à 17h (scolaires).

Méthodes d'analyse pour la recherche
Au laboratoire de synthèse et réactivité des substances, spectrométrie de masse et la résonance magnétique nucléaire, le 11 après-midi (scolaires).

Génétique et biologie
Rencontres et discussions au laboratoire de génétique et biologie des populations de crustacés, bâtiment sciences naturelles.

Ecoles primaires 05 49 45 30 77

Fossiles et moulages
Animations les 11, 12, 14 et 15 de 9h à 11h et 14h30 à 16h (réservation).

CESCM 05 49 45 45 57

Image et patrimoine
Présentation de la photothèque (150 000 images), démonstrations des bases de données textuelles et d'images numériques et du programme élaboré pour les clichés de peintures murales par l'équipe du laboratoire SIC, les 11 et 15 le matin, les 12 et 14 après-midi (lycéens).

Espace Mendès France 05 49 50 33 08

Biopôle de Poitiers
Présentation du rapport d'analyses sur les composantes du biopôle de Poitiers et leurs différentes applications dans le développement local, le 12 de 10h à 14h.

L'avenir de la recherche en Poitou-Charentes
Table ronde avec Frédéric Becq, membre du Comité «Sauvons la recherche» de Poitiers, et Michel Blay, directeur de recherche au CNRS, le 12 à 20h30.

Les méthodes d'analyse en chimie
Atelier le 13 de 14h à 15h.

Dans l'Europe d'aujourd'hui, quelles libertés de pensée ?
Débat organisé avec le Cecoji autour du *Dictionnaire des libertés de l'esprit*, le 13 de 15h30 à 16h30.

Moulages et paléontologie
Ateliers le 13 de 17h à 18h, le 16 de 14h à 15h.
L'économie à quoi ça sert ?
Débat avec Christian Aubin, doyen de la Faculté des sciences économiques de Poitiers, le 13 à 20h30.
L'art des cavernes
Ateliers pour les 7 à 10 ans, les 13 et 17 de 14h à 18h.
Une histoire de l'écriture
Ateliers pour les 7 à 10 ans, les 13 et 17 de 14h à 18h.
Les effets du développement durable
Colloque le 14 de 9h à 18h.
Un TP, un métier
Animations le 14 de 10h à 12h30 et de 14h à 17h (à partir de 9 ans).
Le sommeil et ses troubles
Table ronde du pôle info santé le 14 à 20h30.
Les logiciels libres
Atelier multimédia le 15 de 9h30 à 18h.
Le monde de Zond
Spectacle de et par Aurélie Fournier le 15 et le 17 à partir de 15h.
Et l'eau !
Atelier pour les 7 à 10 ans, le 16 de 14h à 18h.
Fabriquons du papier recyclé
Atelier pour les 7 à 10 ans, le 16 de 14h à 18h.
Totem multimédia
Concert de La Grande Fabrique avec Francis Faber, Mathieu Constans et Cécile Daroux, le 16 de 15h à 16h et de 21h à 22h.
Les communications sans fil
Conférence le 16 de 17h à 18h.
Fabrication de fromages
Atelier présenté par une animatrice de Cabrilia, le 17 de 14h à 18h.
La science des matériaux
Atelier le 17 de 15h30 à 16h30.
Circulation sanguine
La mécanique des fluides appliquée à l'étude de la circulation sanguine. Atelier le 17 de 17h à 18h.

Lycée Louis-Armand 05 49 39 33 08
La cogénération, les bio-ressources
Conférence sur l'utilisation optimale de l'énergie thermique, à partir de l'exemple du quartier de Bel Air, le 12 de 16h à 18h. Conférences de M. Duprez, directeur du Laboratoire de catalyse en chimie organique, sur l'utilisation de l'hydrogène et des biocarburants, et de M. Barrault, du LACCO (ESIP) sur la valorisation des agro-ressources, le 15 de 14h à 15h30 et de 15h30 à 17h.

Faculté de Droit
Place Charles-de-Gaulle 05 49 49 40 60
Dictionnaire des libertés de l'esprit ?
Table ronde organisé par Cecoji avec des acteurs du droit autour du *Dictionnaire des libertés de l'esprit*, le 16 de 10h à 12h et de 14h à 18h.

Les petits débrouillards 05 49 91 54 42
Forum européen
25 jeunes européens parcourent la région Poitou-Charentes, autour de la thématique «Alimentation, entre progrès et racines». Pour clôturer la semaine les Poitevins sont invités à un repas sur le thème : «Quelle alimentation durable ?», le 15 à 20h.

VOUILLÉ
Le Cheval blanc 05 49 51 06 69
Conférence
Avec Christian Gerini, philosophe et scientifique, professeur agrégé de l'Université du Sud Toulon Var, le 15 à 18h.

POITIERS
HOMO FABER ET MÉTA-INSTRUMENT

Compositeur, musicien et professeur au conservatoire de Dieppe, Francis Faber enseigne la pratique de la composition électroacoustique. Francis Faber a traversé les grandes mutations technologiques avec l'apparition de la musique concrète (électroacoustique) dans les années 1960, l'émergence des premiers synthétiseurs, et les années 1980 marquées par l'arrivée des ordinateurs (Mao - Norme Midi). L'éclosion du numérique a considérablement modifié le rapport art-science en démultipliant les possibilités de réalisation artistique en temps réel. La démarche de Francis Faber ne saurait être technocentrique. Ses concerts et ses spectacles interactifs explorent et ouvrent de nouveaux territoires créatifs où le son, les images, la lumière s'accordent, non plus de façon dissociée, mais procèdent de la même source : le méta-intrument.
Dès lors, la technologie ne constitue pas tant une fin en soi qu'un moyen de concevoir de «nouveaux accès instrumentaux». Les recherches de Francis Faber sont sous-tendues par un questionnement et des problématiques qui peuvent apparaître évidents au premier abord : «Qu'est-ce qu'un instrument ?» Mais, l'évidence mérite parfois qu'on s'y arrête. Au même titre que les plasticiens, les artistes de la «nouvelle musique» expérimentent le domaine de la détection. Doté de capteurs, le corps humain en mouvement est ainsi susceptible de se transformer en instrument à part entière. «Instrument virtuel», le méta-instrument (inventé par Serge de Laubier) se compose de capteurs de pression et de mouvement qui se greffent sur l'avant-bras, le poignet, et la main de l'artiste. Gadget futuriste, xénogreffe technoïde, le méta-instrument est bien plus que cela en ce qu'il permet à l'artiste d'interagir sur le son et l'image en temps réel. Une nouvelle génération de musiciens, issus de la lutherie numérique, «travaillent autant l'écriture classique sur la partition que les algorithmes d'ordinateurs». Pour ces «artistes développeurs», il ne s'agit pas de vouer à l'obsolescence les instruments traditionnels mais bien d'«augmenter leur réalité.»
En pleine effervescence technologique, ces nouveaux territoires de création vont selon la formule prophétique de Francis Faber «révolutionner le spectacle vivant».
Boris Lutanie
http://www.lagrandefabrique.co

Histoire des sciences et des techniques

Le pôle d'histoire des sciences et des techniques de l'Espace Mendès France organise des séminaires en partenariat avec le CESCM de l'Université de Poitiers. Ces conférences sont ouvertes à tous.
Contact : anne.bonnefoy@pictascience.org

HISTOIRE DES SCIENCES AU MOYEN AGE

La musique et le souffle, de la voix à l'orgue, jeudi 21 octobre à 18h30, par Denis Hue, professeur à l'Université de Rennes II.
Les lapidaires médiévaux : un genre littéraire entre minéralogie, géographie, superstitions et symbolisme, jeudi 25 novembre à 18h30, par Françoise Fery-Hue, archiviste paléographe (CNRS).

Mathématiques et techniques commerciales à la fin du Moyen Age, jeudi 9 décembre à 18h30, par Jean Celeyrette, professeur émérite à l'Université de Lille III.

L'ŒIL : DU SAVOIR À L'INTERPRÉTATION

En partenariat avec l'équipe Forell, la MSHS et l'UFR lettres et langues.
L'œil, la vision selon les médecins de la Renaissance, jeudi 18 novembre à 18h30, par Jean Céard, professeur émérite à Paris X-Nanterre.
Voir n'est pas contempler une image, jeudi 16 décembre à 18h30, par Michel Imbert, professeur émérite de neurosciences cognitives à l'Université Curie, directeur d'études à l'EHESS, membre de l'Institut universitaire de France.

ECOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES

En partenariat avec la Société française pour l'histoire des sciences humaines.
Une langue nationale : la langue française et l'avènement de la III^e république, mardi 9 novembre à 18h30, par Gabriel Bergounioux, professeur à l'Université d'Orléans.
Autour des carnets de Vidal de la Blache et l'institutionnalisation de la géographie, mardi 14 décembre à 18h30, par Marie-Claire Robic, directeur de recherche au CNRS.

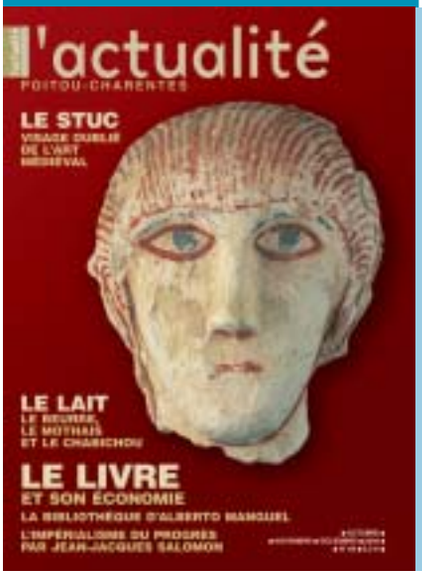
AMPHIS DU SAVOIR

En partenariat avec la faculté des sciences.
Qu'est-ce que le développement durable ?, mercredi 20 octobre à 14h15 (Amphi J campus), par Patrick Matagne, maître de conférences à l'IUFM Nord-Pas-de-Calais.
La lumière entre ondes et corpuscules, mercredi 3 novembre à 14h15 (Amphi I Physique campus), par Michel Blay, directeur de recherche au CNRS.
Le caractère historique de la question des origines de la vie, mercredi 17 novembre à 14h15 (Amphi J campus), par Stéphane Tirard, maître de conférences à l'Université de Nantes, centre François Viète.
Du laboratoire à l'usine : recherche et savoir-faire traditionnel dans les mutations européennes (1830-2005), mercredi 1^er décembre à 14h15 (Amphi J campus), par Robert Halleux, directeur du Centre d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Liège.

CABINETS DE CURIOSITÉS

Les journées d'études organisées en 2003 et 2004 par l'Espace Mendès France et l'Université de Poitiers sur les cabinets de curiosités, et placées sous la responsabilité scientifique de Jean Céard, ont donné lieu à un livre de 204 p. (22,50 €) publié par Atlande (diff. Belin).
L'ouvrage reprend les interventions de Marie-Elisabeth Boutroue, Jean Céard, Jozien Driessen, Arthur MacGregor, Isabel Malaquias, Myriam Marrache-Gouraud, Pierre Martin, Nicole Masson, Dominique Moncond'huy, Krzysztof Pomian, Mariafranca Spallanzani, Delphine Trébosc.

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____